Supplément mensuel
L'Orient LE JOUR
Jeudi 13 avril 2017

L'Orient Littéraire

Numéro 130 - Xe année

Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

II. **Entretien avec Dominique Bona**
III. **B. Pivot : le livre du lire et de l'oubli**
V. **Emmanuel Terray, littérateur solidaire**
VI. **Élisabeth Badinter : le pouvoir au féminin**
VII. **Rencontre avec Fawwaz Traboulsi**
VIII. **Victor Remizov, l'écrivain de la Taïga**

Édito

Adieu, Samir !

D.R.

Le départ de Samir Frangié nous laisse orphelins. Samir était notre maître à penser, notre guide, notre boussole au milieu des tempêtes. Toute sa vie, cet homme intègre aura défendu une certaine idée du Liban : « *Il s'est fait le héraut de la diversité, non point subie, mais assumée, ressentie, fructifiée. Tout le monde n'applaudissait pas à ce choix, mais la solitude ne lui a jamais fait peur tant il sait que les regroupements moutonniers sont faciles parce qu'ils doivent tout à la manipulation des instincts, alors que les ententes et les réconciliations ne se font que par une patiente mission de persuasion* », comme l'a si bien dit Ghassan Salamé à son propos. Dans *L'Orient littéraire*, Samir commentait les essais politiques ou historiques de sa plume incisive et choisissait toujours les livres en fonction du message qu'ils entendaient délivrer. Nous étions honorés de sa collaboration et toujours heureux de retrouver sa signature dans nos rubriques. Dans son propre essai, *Voyage au bout de la violence*, il a dit tout son attachement au vivre-ensemble pour exorciser cette violence aveugle qui a ravagé le Liban et embrase aujourd'hui la région. Pilier du 14 Mars dont il fut l'une des têtes pensantes, il éprouvait beaucoup d'amertume en voyant la pureté du combat initial souillée par les intrigues politiciennes de ses prétendus alliés. Sa lutte contre la maladie pendant près de dix ans atteste aussi de la volonté de fer de cet homme du Nord qui fit de sa vie un hymne au courage et à la liberté.

Alexandre NAJJAR

Tous les numéros de **L'Orient Littéraire** sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.

Coordination générale : Hind Darwish
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani

Contributeurs : Zeina Abirached, Tarek abi Samra, Fifi Abou Dib, Gérard Bejjani, Nada Chaoul, Carole Dessornes, Ralph Doumit, Lamia el Saad, Mahmoud Harb, William Irigoyen, Anthony Karam, Maya Khadra, Henry Laurens, Chibli Mallat, Jean-Claude Perrier, J.-C. Simoen.

E-mail : lorientlitteraire@yahoo.com

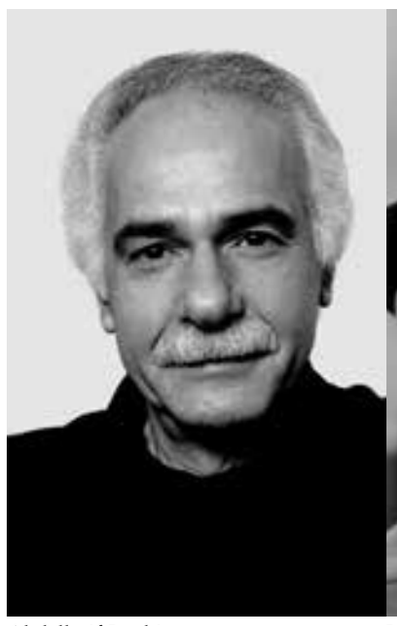
Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

D.R.

Après la Corée l'an dernier, c'est le Maroc qui a été à l'honneur au Salon du livre de Paris cette année. L'occasion pour *L'Orient littéraire* d'évoquer plusieurs figures majeures de la littérature marocaine...

Une littérature marocaine plurielle et libre



Abdellatif Laabi *D.R.*

Youssef-Fadel © *Kheridine Mabrouk*

Chami Yasmine © *Khalil Nemmaoui*

Il est vrai que la littérature marocaine est extrêmement riche, diverse et prospère, comme en témoignent la présence régulière d'auteurs marocains parmi les finalistes des grands prix littéraires arabes, ou la récente attribution du Goncourt à Leïla Slimani. C'est dire que cette littérature assume totalement ses deux langues, alors que dans l'Algérie voisine, la relation entre l'arabe et le français est beaucoup plus tendue, pour les raisons historiques que l'on sait. On notera aussi que parmi ses plumes talentueuses, on trouve plusieurs générations confondues, signe que la relève est assurée. Beaucoup de plumes féminines également, preuve d'une effervescence multidimensionnelle.

Farouk Mardam Bey souligne une récente et nette amélioration de l'édition marocaine, sur la forme et le fond. « *Des ouvrages de qualité paraissent tous les ans, le bon niveau de l'université marocaine, souvent supérieure à celles d'autres pays arabes, et l'effort important de traduction vers l'arabe d'ouvrages de sciences humaines contribuent largement à la vitalité du secteur.* » Il faut dire que le Maroc a profité d'un vent de liberté qui a soufflé à partir de 1999, amplifié par la mise en place en 2004 de l'instance « Équité et réconciliation » qui avait pour but de rendre justice aux victimes des exactions commises sous le règne de Hassan II. La littérature relative aux années de plomb s'est faite très abondante et a abordé avec une grande liberté de ton les questions relatives à la répression, au bagne et à la torture. Néanmoins, quelles que soient les spécificités marocaines, « *les mêmes thèmes et formes circulent dans tous les pays arabes* », souligne Mardam Bey. La littérature féminine de revendication, les ouvrages engagés sur les problématiques sociales et politiques, le roman historique, les sagas familiales, autant d'axes thématiques que l'on trouve dans la littérature marocaine mais également dans d'autres pays, signe que la littérature arabe constitue « *un champ unifié* », traversé par des mouvements d'ensemble. Néanmoins, il importe de noter que la modernité littéraire a été plus tardive au Maroc, alors qu'en Égypte, au Liban et plus globalement dans le Machreq, le renouveau s'est engagé dès la fin du XVIIIe siècle avec le mouvement de la *Nahda*. Au Maroc, il faut attendre le coup d'éclat de Driss Chraïbi qui publie en français *Le Passé simple* en 1954, dénonciation percutante des travers de la société marocaine qu'il poursuivra dans l'ensemble de son œuvre. Il est suivi par Abdelmajid Benjelloun qui publie en arabe en 1957 *Pendant l'enfance*. Ces deux ouvrages donnent le coup d'envoi d'un mouvement de fond qui va se développer et franchir très rapidement les étapes du renouveau.

> **« Les mêmes thèmes et formes circulent dans tous les pays arabes »**

Dans l'histoire de la littérature marocaine, l'aventure de la revue *Souffles* joue un rôle fondateur auquel le Salon du livre consacre d'ailleurs une rencontre. « *Notre intuition fondamentale, je dirais même notre* "vision" *était qu'au Maroc, nous avions la chance d'un pluralisme culturel et nous avons inscrit ce pluralisme dans le projet-même de la revue. Nous y avons fait dialoguer toutes les cultures : arabo-musulmane, amazigh, africaine, juive, et cela a largement contribué à jeter des ponts entre les intellectuels d'expression arabe et française en particulier. La revue est d'ailleurs devenue bilingue. Cette aventure a duré six ans, elle a eu un impact considérable au Maroc et a construit une relation apaisée entre les littératures marocaines quelle que soit leur langue d'expression* », nous dit Abdellatif Laâbi, figure de proue de la littérature marocaine et directeur de la revue *Souffles*, ce qui lui a d'ailleurs valu de connaître la torture et les geôles du régime pendant huit ans pour atteinte à la sûreté de l' État. Laâbi souligne que « *la littérature en langue française qui s'est développée autour de la revue était avant-gardiste et elle a entraîné la littérature en langue arabe, qui était restée plus traditionnelle, dans le sillage du renouvellement. Chez nous comme chez vous au Liban, le pluralisme est une chance, un atout formidable* » ajoute-t-il. « Souffles *a constitué une rupture épistémologique, esthétique et politique dans la culture marocaine, à l'instar sans doute de ce qui s'est passé avec la revue* Chi'r *à Beyrouth dans les années 50.* »

Parmi ces autres voix qui questionnent avec lucidité le Maroc et le monde, on retiendra l'islamologue Rachid Benzine par exemple, un homme au parcours passionnant qui invite au nécessaire dialogue entre les religions. L'historien et romancier Abdallah Laroui est l'un des plus vifs critiques et analystes du monde arabe contemporain, un homme dont la voix est essentielle à la bonne compréhension de la civilisation arabo-musulmane. Abdelhak Serhane, universitaire et romancier, n'a pour sa part, jamais cessé de critiquer le régime marocain en place. Sa parole est empreinte d'une recherche de liberté et de justice. Abdellah Taïa est l'un des premiers auteurs arabes à affirmer son homosexualité et à en faire un sujet de littérature. Le très singulier Abdelfattah Kilito occupe une place à part, à la fois par son étonnante culture couvrant un large spectre qui va du roman classique au polar, et par la verve de son écriture d'un humour ravageur.

Le dramaturge Youssef Fadel a été emprisonné pendant huit mois à cause de sa pièce *La Guerre* en 1975. Son engagement n'a pas failli depuis et il poursuit inlassablement son exploration du pouvoir marocain, que ce soit à travers les destins croisés d'un père engagé comme fou du roi et d'un fils, acteur de théâtre, mais enrôlé de force dans l'armée du Sahara (*Un Joli chat blanc marche derrière moi*) ; ou à travers les terribles épreuves des prisonniers politiques durant les années de plomb, qu'il relate de façon quasi cinématographique dans son récent *Un Oiseau bleu et rare vole avec moi* qui a obtenu le plus prestigieux prix littéraire marocain le Prix Maroc du livre. Ces deux ouvrages forment un diptyque. « *Il s'agit en réalité d'un triptyque,* nous confie-t-il, *puisque je savais d'emblée que je voulais traiter de trois grands thèmes : la vie du Palais à travers la figure du bouffon, le bagne, et la mosquée Hassan II qui a été l'occasion d'un racket généralisé de toute la société marocaine. Le troisième volume est déjà écrit en arabe.* » « *Mais, mon souci n'est pas de revenir sur ces années-là par volonté politique. Les années noires du Maroc, ce sont mes années à moi, c'est mon sujet parce que c'est ma vie. Ma préoccupation est littéraire avant tout.* » Ce qu'il affirme à nouveau lorsque nous abordons son souci de la forme. « *Trouver la forme adéquate résout une grande partie du roman. Quand on a le récipient, il est facile de le remplir.* » Son expérience de cinéaste n'est sans doute pas étrangère à sa maîtrise du « montage », des aller-retour dans le temps, et à son sens de l'image. « *Mais tout cela est avant tout un travail littéraire, un souci des mots.* »

Yasmine Chami occupe sans doute une place à part dans la littérature marocaine, avec une veine intimiste et une écriture sensuelle, subtile et d'une rare élégance. Si la toile de fond reste politique, avec la référence au putsch de Skhirat en 1971 – premier coup de semonce pour le régime du roi Hassan II – son roman *Mourir est un enchantement* articule un point de vue féminin et une galerie de portraits nostalgiques qui dit de façon sensible la fin d'un monde. À propos du titre, si singulier, elle raconte qu'il lui est venu en premier et qu'il a donné le « la ». « *C'est à partir du titre que s'est déterminée la forme poétique : le travail sur la réminiscence, le motif de la mémoire qui s'accroche à des photographies, le souci de rendre compte de la poussière des jours. Tout le roman est comme une déclinaison de l'oxymore du titre : la mort, le temps qui passe, mais sans angoisse, l'enchantement des choses, la magie heureuse.* » Féministe, sans doute, mais son souci est avant tout d'articuler le féminin et l'universel, « *notre humanité commune de femmes et d'hommes* ».

Georgia MAKHLOUF

Récit

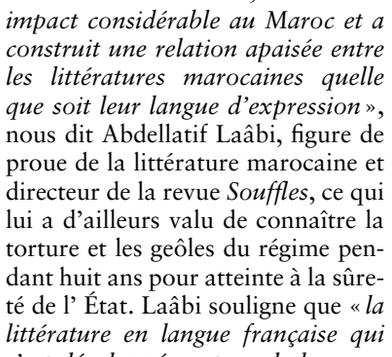
Femmes à la manœuvre

UNE FEMME SANS ÉCRITURE de Saber Mansouri, *Seuil, Paris, 2017, 350 p.*

Et si l'histoire de l'Algérie et de la Tunisie était une affaire de femmes ? L'écrivain Saber Mansouri voudrait l'illustrer dans un roman, *Une Femme sans écriture*, qu'il déroule depuis la colonisation française de l'Algérie jusqu'à nos jours. Oui, la femme mère, la femme artisane, éducatrice, soutient la vie dans ce coin du monde où les hommes sont souvent faux ou inaccomplis. On voudrait bien le croire, mais dans le doute, cédons au charme d'une fiction foisonnante et menée bride abattue sur les chemins du hasard et du sang.

Au tout début de l'histoire, il y avait effectivement une femme à la manœuvre : Lala Siheme (« *femme libre et jeune épouse maitrisant complètement son être et son destin* ») confectionna avec ses mains habiles le fameux chasse-mouche avec lequel le dey d'Alger frappe le consul de Paris, Pierre Deval, ce qui allait, dans une version populaire, provoquer l'arrivée de l'armée française et faire basculer l'histoire de l'Algérie et de tout le Maghreb.

Ce sera peut-être le seul « *fait d'armes* » inaugural pour quatre générations de femmes (avec leurs beaux prénoms Gamra, la belle petite lune, Zina, la parure ou Mabrouka, la bénite) qui vont se transmettre leurs histoires respectives en s'adressant chacune à sa fille dans une apostrophe formelle sans conséquence sur le cours des événements si ce n'est d'ancrer leur culture dans l'oralité, justifier le titre du roman et narguer le dernier rejeton masculin de cette lignée de femmes qui joue à l'historien domicilié à Paris, « *comme tous les autres ingrats, les enfants vacillants et faiblards de la source écrite* ».



D.R.

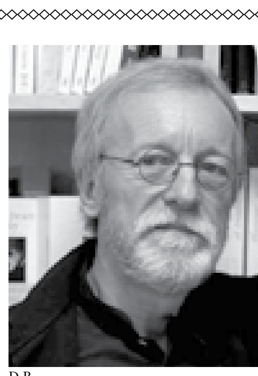
Quatre *survivors* féminins donc qui ont tout affronté dans le registre dramatique : vols, viols, assassinats, complots, retournements d'alliances, beuveries, poètes meurtriers ou imams sans foi ni loi. La vie de l'ancêtre Sihème résume à elle seule ce destin flamboyant et de tous les dangers : fuyant le palais du dey à vingt ans après l'incident du chasse-mouche, elle est séparée de force de son mari, et se marie une deuxième fois à un chef de guerre. Attaquée dans sa tente par son beau-fils aîné, Sihème parvient en rusant à lui couper le sexe et à reprendre la route de l'exode pour se remarier une troisième fois sur un bateau à un membre de la Confrérie des Algériens vigilants de Constantine, et ce devant un témoin sourd et muet, mais le mari est assassiné pour des raisons patriotiques avant même d'avoir pu honorer le contrat de mariage. Un imam refuse de la pénétrer parce qu'elle saignait et préfère la répudier conformément à sa foi religieuse. Elle se sédentarise enfin avec un dernier mariage avec Antara, l'homme aux deux oreilles vigilantes et fonde une communauté de la femme idéale, la Cité des femmes affranchies et autarciques de l'Est algérien. Elle transmet tout son savoir et sa morale à sa fille tout en lui racontant sa vie et comme le fera sa fille à son tour pour arriver à Mabrouka qui clôt l'histoire en s'adressant à son garçon, Massyr (ou destin), pour lui faire cadeau de son récit et lui asséner que « c'est aux filles de raconter l'essence des choses, c'est aux filles de dire la vérité, car elles sauront toujours la préserver ».

La boucle est bouclée et l'épopée se dessèche en passant à l'écrit. C'est la voix qui sert de relais, de prolongement, enrichie d'une petite valise qui symbolise cette pérennité de la femme. Et c'est Mabrouka dans ses dernières paroles à Ghamra qui conclut : « *Je te confie cette mallette et le passe de nos femmes, transmets-les et ne trahis jamais et garde surtout les hommes à l'écart* (…) *ils ne savent pas quoi faire du passé.* »

Jabbour DOUAIHY

Le point de vue de J.-C. Simoën

La présidentielle française : une élection cauchemardesque !



D.R.

Jamais présidentielle n'aura été aussi déplorable. Avec les primaires, cette nouvelle passion française, nous avons eu droit à un spectacle qui relevait plutôt du grand guignol que d'une entreprise démocratique. Nous voici à présent avec « *le club des cinq* » : à gauche de la gauche, « *la France insoumise* » avec un Mélenchon qui « *mélenchonne* » de mieux en mieux, même si son talent de bateleur d'estrade et d'artiste du micro ne doit pas nous faire oublier que tout ce cirque ne repose que sur des courants d'air, d'autant que ses relations avec le Parti communiste sont exécrables.

« On ne ment jamais autant qu'avant les élections, pendant la guerre et après la chasse ! »

Hamon l'improbable… tout droit sorti du chapeau du prestidigitateur, pauvre lapin égaré qui n'en revient pas lui-même d'avoir distancé Montebourg et Valls !

Pauvre gauche qui se voudrait rassembleuse et qui n'en finit pas de cultiver dans tous les coins de la girouette de vieilles recettes éculées… Quant à un rapprochement Hamon/Mélenchon, il se fera comme toujours dans le dos de leurs électeurs, non pas pour la présidentielle, mais pour les législatives qui suivront…

Pendant tout ce temps, le chouchou des médias et des sondeurs, le turlupin Emmanuel Macron continue d'évangéliser les salles ! Ce nouveau prédicateur a, paraît-il, le sens des formules : « *La politique, c'est mystique.* » Et pourquoi pas christique ? Ce slalomeur ni de gauche ni de droite aimerait nous faire oublier qu'il fut l'instigateur de la politique économique du quinquennat qui s'achève : il porte tout simplement une fâcheuse responsabilité dans l'état désastreux des finances actuelles de notre pays…

Pauvre droite qui a vu son candidat, plébiscité comme jamais au sortir d'une primaire, devenir tout à coup l'homme de l'opprobre : le chevalier blanc est passé de la probité à la pancarte peu enviable de corrompu. Il en restera toujours quelque chose… « *S'il fallait tolérer aux autres tout ce qu'on se permet à soi-même, la vie (politique) ne serait plus tenable* ». Courteline avait vu juste !

Nous reste madame Le Pen, laquelle est vraiment fâchée avec l'économie… Car chez elle, deux et deux feront toujours cinq et pourquoi pas neuf ? Non, madame Le Pen, ce n'est pas vous qui quitterez l'euro, c'est l'euro qui vous claquera la porte au nez ; vous élue, ce serait tout simplement un séisme politique et, immédiatement, un tsunami bancaire. Le retour au franc est une folie dans un pays déjà surendetté et je n'évoque même pas le retour aux frontières !

Pauvre France, qui vit une période électorale cauchemardesque où les candidats s'ébrouent dans la surenchère démagogique. Georges Clemenceau nous avait pourtant prévenus : « *On ne ment jamais autant qu'avant les élections, pendant la guerre et après la chasse !* »

*Jean Claude Simoën est écrivain et directeur littéraire chez Plon.

Coup de cœur

Syrie : le miroir brisé

D.R.

LE MIROIR DE DAMAS, SYRIE, NOTRE HISTOIRE de Jean-Pierre Filiu, *La Découverte, 2017, 288 p.*

L'auteur est un vieil ami de la Syrie. Il s'y est rendu régulièrement depuis 1980. Le terrible drame que connaît aujourd'hui ce pays est pour lui une affaire personnelle, une souffrance qui alimente sa colère. Il nous livre ici un parcours historique ou plutôt un parcours amoureux de la Syrie avec en permanence un retour sur son abominable actualité. Il ne s'agit donc pas d'un ouvrage de recherche académique mais plutôt une entreprise de mieux faire connaître la très longue histoire de la Syrie à un public français qui n'a qu'un savoir lacunaire sur ce sujet.

Il débute son périple par l'histoire de Saul de Tarse sur le chemin de Damas, ce qui lui permet d'évoquer les premiers temps du christianisme et sa séparation d'avec le judaïsme. Il évoque ensuite la naissance de la communauté maronite dans la vallée de l'Oronte et l'existence aujourd'hui des nombreuses Églises chrétiennes de différents rites. Puis c'est le tour des musulmans avec les splendeurs du califat omeyyade de Damas. Il nous rappelle que la Syrie devient la terre des derniers affrontements dans l'apocalypse islamique. Dans la guerre actuelle, l'État islamique mobilise ses soutiens en se présentant comme l'instrument de l'accomplissement des prophéties tandis que le pouvoir iranien justifie son intervention par la défense des lieux saints chiites menacés de destruction : « *Terre de la fin des temps, le "pays de Cham" semble l'être devenu pour le plus grand malheur de ses habitants.* »

L'évocation des croisades permet de souligner l'importance de la légende de Saladin. En dernier lieu. Hafez el-Assad se revendiquait de lui : « *Assad ne retient de Saladin que l'ambition hégémonique à l'échelle régionale en l'amputant de son objectif de libération collective.* » Plutôt que le libérateur de Jérusalem c'est Moawiya, le fondateur des Omeyyades, qui inspire Assad dans son obsession dynastique. Le temps des Mongols et des Mamlouks rappelle que la doctrine de combat d'Ibn Taymiyya n'a été forgée qu'après que la menace existentielle des Francs et des Mongols ait été conjurée : « *Il n'agite l'épouvantail extérieur que pour mieux concentrer ses coups contre l'"Ennemi intérieur" à l'Islam, d'où sa popularité actuelle sur les sites jihadistes obsédés par la liquidation des "mauvais" musulmans.* »

Les Ottomans et les échelles du Levant conduisent à l'évocation des splendeurs d'Alep qui contrastent avec la destruction d'aujourd'hui des quartiers anciens par le régime de Bachar et ses alliés. Le génocide arménien de 1915 explique pourquoi les Arméniens cherchent la protection des nationalistes arabes contre les Turcs et les Kurdes, et aujourd'hui contre les islamistes. Mais l'arme de l'extermination par la faim est maintenant utilisée par le régime de Bachar contre sa population et contre les Palestiniens du camp de Yarmouk.

Le Mandat français trouve aussi une continuation paradoxale dans ce régime qui manipule les minorités et use de la répression aveugle contre les populations : « *La révolution syrienne poursuit, sous les mêmes couleurs, le combat pour l'émancipation lancé sous le Mandat français. Les troupes fidèles à Assad se comportent d'ailleurs avec la brutalité d'une armée d'occupation.* »

Ce parcours amoureux se termine par le contexte diplomatique de l'après Seconde Guerre mondiale jusqu'à nos jours. Il s'est exprimé dans la douleur de notre temps présent mais aussi dans l'espérance de voir un jour ce pays tant aimé se relever.

Jean-Pierre Filiu nous livre ainsi une évocation personnelle de la longue histoire de la Syrie et de sa tragédie actuelle. À chaque ligne, on ressent son amour pour ce pays et son implication dans la cause d'aujourd'hui. Qu'il en soit remercié.

Henry LAURENS

Bande dessinée

Toute la douceur de l'ogre

LA MÉMOIRE DES PIERRES de René Hausman, Nathalie Troquette, Robert Reuchamps, *éditions Dupuis, 2017, 136 p.*

D.R.

Il y a une année nous quittait un homme dont la carrure imposante, la barbe foisonnante et le visage noyé dans de rondes pommettes auraient pu le destiner au métier d'ogre. Mais René Hausman (puisqu'il s'agit de lui) était sans doute trop doux pour le rôle. Il sera illustrateur et dessinateur de bande dessinée.

Aux côtés de Raymond Macherot (à qui il rendit hommage en 2016 le temps d'un album de reprise de sa série *Chlorophylle*) ou Frank Pé (qui donna ses traits au personnage de l'oncle de son héros *Broussaille*), il est le troisième membre de ce trio d'auteurs issus de la tradition franco-belge et partageant un amour immodéré pour les animaux et la nature.

La nature, sous les pinceaux de René Hausman, balance entre une beauté rassurante et les mystères plus inquiétants des légendes de son Verviers natal, que le sédentaire qu'il est ne quitta jamais. À l'instar de Jiří Trnka, cet autre *ogre*-illustrateur qu'il admirait beaucoup, ses forêts sont peuplées d'êtres que nous autres, lecteurs urbains, hésitons après lecture à encore qualifier d'imaginaires.

Voici que les éditions Dupuis, très portées ces dernières années vers des publications patrimoniales, éditent en hommage la version inachevée de l'album sur lequel il travaillait et qui devait marquer son retour dans la prestigieuse collection « Aire libre » : *La Mémoire des pierres*.

Pour ce nouveau récit, René Hausman avait proposé à sa compagne de vie, Nathalie Troquette, d'être aux commandes du scénario. Épaulée par leur ami Robert Reuchamps, la voilà qui propose à René un texte taillé pour ses dessins, dont le personnage principal connait un destin mystérieux intimement lié à des légendes locales.

Hausman s'adonne alors à un exercice inhabituel pour lui : dessiner, par le truchement de petits croquis au trait lâché, l'intégralité du *story-board* de l'album. Il souhaitait, justifie-t-il, fournir à ses scénaristes un aperçu complet de l'histoire, pour être certain que son approche leur convenait avant d'attaquer les dessins finaux. C'est ce *story-board* qui est intégralement proposé dans l'ouvrage.

Les dessins sont à peine esquissés. Mais soucieux qu'à la lecture de cette ébauche le charme opère déjà, il y ajouta des couleurs, des taches d'aquarelle toutes en nuances, allant jusqu'à rougir les joues de ses personnages, pourtant croqués si vite qu'ils seraient apparus, sans cela, comme des formes aux limites de l'abstraction.

Nous voici donc face à ce document de travail comme on découvrirait un secret, certes sans enjeux, mais Ô combien intime. Car l'affection que René Hausman porte à ses scénaristes déborde de toutes les indications manuscrites qu'il leur laisse dans les marges : « *Améliorer le décor* », écrit-il par-ci comme pour s'excuser. « *Attention c'est l'été !* », précise-t-il par-là pour donner un coup de pouce à l'imagination. Plus loin, une note – « *Végétation du mois de mai* » – accompagne l'esquisse d'un décor, aide-mémoire qu'il est peut-être seul à comprendre avec précision.

Cette *Mémoire des pierres* est en somme comme une porte ouverte sur l'atelier et le cœur de René Hausman.

Ralph DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

	Auteur	Titre	Éditions
1	Elena Ferrante	L'AMIE PRODIGIEUSE, VOL. 3 : CELLE QUI FUIT ET CELLE QUI RESTE	*Gallimard*
2	Guillaume Musso	UN APPARTEMENT À PARIS	*XO*
3	Jana Jabbour	LA TURQUIE : PUISSANCE ÉMERGENTE	*CNRS éditions*
4	C. Ono-Dit-Biot	CROIRE AU MERVEILLEUX	*Gallimard*
5	El-Khoury, Matta	LE VIVIER DE L'OUBLI	*Écriture*
6	É.-E.Schmitt	PLUS TARD, JE SERAI UN ENFANT	*Bayard*
7	Helen Fielding	BRIDGET JONES BABY	*Albin Michel*
8	Donald Trump	TRUMP PAR TRUMP	*Archipel*
9	Audrey Carlan	CALENDAR GIRL MARS	*Hugo*
10	Cymes, Romedenne	VOTRE CERVEAU	*Stock*

Actu BD

La présidentielle française en BD

Deux albums de BD abordent l'élection présidentielle en France : *Portrait de la France* de François Boucq (éditions I) et *La Vague*, troisième tome de la série *La Présidente*, signé François Durpaire, Laurent Muller et Farid Boudjellal (Les Arènes BD-Demopolis).

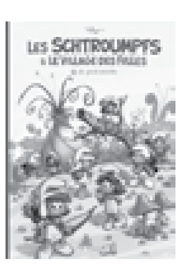
Astérix en Italie

À l'occasion de la Foire internationale du livre de jeunesse de Bologne, les éditions Albert-René ont annoncé que la 37e aventure d'Astérix s'intitulera *Astérix et la Transitalique*. L'album paraîtra le 19 octobre dans 20 pays et sera tiré à 5 millions d'exemplaires.

Mort & vif

Ouvrier de son état, largué par son amie, Flip décide un jour de ne plus aller pointer et fait la connaissance d'un musicien un peu fou… *Mort & vif*, le dernier album de Jef Hautot et David Prudhomme paru chez Futuropolis, est un road comics halluciné, une errance nocturne de deux paumés rattrapés par le passé et dépassés par le présent. Un récit graphique d'une grande densité…

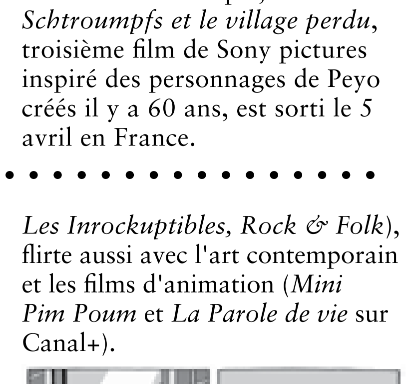
Les Schtroumpfs à l'honneur



Les éditions du Lombard viennent de lancer une série dérivée des Schtroumpfs, *Les Schtroumpfs et le village des filles*, dont les personnages centraux sont des Schtroumpfettes. Le nouveau film des Schtroumpfs, *Les Schtroumpfs et le village perdu*, troisième film de Sony pictures inspiré des personnages de Peyo créés il y a 60 ans, est sorti le 5 avril en France.

Pierre La Police aux rencontres du 9e art à Aix-en-Provence

Avec 50 auteurs internationaux invités, 10 expositions et 9 créations *in-situ*, la 14e édition des Rencontres du 9e art d'Aix en impose (juqu'au 28 mai). Elle propose, entre autres, une exposition remarquable de Pierre La Police et des planches de sa célèbre série des *Praticiens de l'infernal* (édité chez Cornélius). L'auteur iconoclaste, connu pour ses dessins de presse (*Libération, Les Inrockuptibles, Rock & Folk*), flirte aussi avec l'art contemporain et les films d'animation (*Mini Pim Poum* et *La Parole de vie* sur Canal+).



Agenda

La Braderie du livre

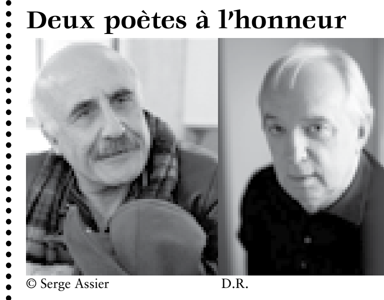
La très attendue Braderie du livre, organisée par le Syndicat des importateurs de livres au Liban, se tiendra cette année (du 1er au 4 juin 2017) sur un nouveau site : le Campus de l'innovation et du sport, rue de Damas.

BookYard à Byblos

Le marché du livre de Byblos se tiendra les 29 et 30 avril 2017, de 10h à 21h, au centre culturel de la municipalité (CLAC). Vente, achat et échange de livres usagés et anciens sont proposés aux jeunes et moins jeunes. Des ateliers et d'autres activités culturelles sont aussi offerts. Plus d'informations sur FB (BookYard) ou au 70-986242.

Actualité

Deux poètes à l'honneur



© Serge Assier D.R.

Le poète libanais Abbas Beydoun a obtenu le prestigieux Prix cheikh Zayed pour son livre *L'Automne de l'innocence*. De son côté, le poète Franck Venaille (auteur, entre autres, de *La Descente de l'Escaut*) a reçu le Grand prix national de la poésie par Vénus Khoury-Ghata pour l'ensemble de son œuvre.

Adieu à…

Stavro

D.R.

Caricaturiste de renom, Stavro Jabra, alias « Stavro », vient de nous quitter à l'âge de 70 ans. Reconnaissable à sa crinière et à sa fière moustache, cet artiste polyvalent, fondateur de la revue *Scoop*, a collaboré à plusieurs médias (*Flash, Ad-Dabbour, La Revue du Liban, Le Réveil…*) et a vu ses caricatures publiées dans les plus grands journaux du monde entier. Il nous laisse une vingtaine d'albums *(Liban mon humour, Les Saigneurs de la guerre, Femmes à croquer…*) qui témoignent de son parcours exceptionnel. À sa famille, *L'Orient littéraire* présente ses sincères condoléances.

Serge Doubrovsky

Auteur d'une dizaine de romans, professeur de littérature française aux États-Unis, Serge Doubrovsky vient de s'éteindre à l'âge de 88 ans. Inventeur du concept de « l'autofiction », il avait obtenu le prix Médicis en 1989.

Francophonie

Création d'un Observatoire Boutros-Ghali du maintien de la paix

D.R.

Lors d'une cérémonie tenue au siège de l'OIF le 30 mars dernier, la Secrétaire générale de la Francophonie, Michaëlle Jean, a procédé au lancement officiel de l'Observatoire Boutros-Ghali du maintien de la paix, aux côtés de la France, du Canada et de la Belgique. Cet Observatoire a pour vocation, entre autres, de présenter au Secrétariat des Nations unies des propositions en vue d'un meilleur soutien aux États francophones en faveur du maintien de la paix, et doit permettre de diffuser les bonnes pratiques et les outils de formation destinés au personnel appelé à être déployé dans l'espace francophone dans le cadre des opérations de maintien de la paix.

Dominique Bona : Colette, l'instinct du corps, du cœur, de l'intelligence

À la fois romancière et biographe, Dominique Bona reçoit le Grand Prix de la biographie de l'Académie française pour *Romain Gary* en 1987, le prix Interallié pour *Malika* en 1992, le prix Renaudot pour *Le Manuscrit de Port-Ébène* en 1998, et la bourse Goncourt de la biographie pour *Berthe Morisot*, en 2000. Membre du jury du prix Renaudot, elle a été élue à l'Académie française en 2013.

© J.-F. Paga / Grasset

Elle vient de publier une biographie singulière de Colette dans laquelle elle s'attache particulièrement aux années de la Première Guerre mondiale, période qui vit les hommes déserter en masse les campagnes et les villes, laissant seules des femmes qui doivent s'organiser pour faire face à la peur et aux difficultés du quotidien. C'est dans ce contexte que Colette, qui est déjà une journaliste et une romancière célèbre, fait venir ses amies les plus proches dans une jolie maison en lisière du Bois de Boulogne, afin qu'ensemble, elles se réinventent une vie à leur mesure. Et ce sera une vie joyeuse et libre, pleine de tendresse et d'amitié, débordante de sensualité, de vitalité et de créativité, alors que le monde autour d'elles est sombre et inquiétant. Nous avons rencontré Dominique Bona pour évoquer avec elle *Colette et les siennes* et ce phalanstère singulier, où quatre femmes exceptionnelles affirment avec bonheur leur tempérament, leur insoumission et leur amicale tendresse.

***Faut-il voir dans votre titre un clin d'œil malicieux, une référence au comportement anticonformiste de Colette qui* « fait des siennes » ?**
Non, j'avoue que je n'y ai pas pensé et que j'utilise le terme dans son sens littéral. « *Les siennes* » fait référence au possessif, aux amies de Colette. Car ce que j'entreprends ici n'est pas une biographie classique – il y en a déjà eu plusieurs. L'idée originale de ce livre, son fil rouge, c'est le féminin pluriel c'est-à-dire qu'il s'agit d'un récit biographique dont Colette est le centre mais qui rassemble plusieurs figures féminines dont les destins s'entrecroisent et ne se lâchent jamais. J'ai voulu tisser les fils, enserrer ces quatre amies comme dans une toile d'araignée, et cette toile, c'est très concrètement un chalet en bois, un lieu clos en bordure du Bois de Boulogne, dont il ne reste rien aujourd'hui puisqu'il a été détruit en 1916. Colette redoute la solitude et va y réunir trois de ses très proches amies. C'est à quatre qu'elles feront face aux soucis du moment et à l'ennui si terrible d'être seules puisque les hommes sont partis au front.

Quel a donc été le déclencheur pour vous de ce projet d'écriture alors qu'en effet, comme vous le dites, il y a énormément de biographies de Colette, devenue vers la fin de sa vie un véritable monument national ?
Le déclic, c'est ma lecture dans une biographie de Colette, de cet épisode de la guerre de 14 où, ne supportant pas les duretés de la vie par ces temps si tragiques, Colette fait venir ses trois meilleures amies pour constituer une sorte de phalanstère joyeux et tendre ; ces quatre femmes vont s'inventer une vie pleine d'amitié et de douceur, en contraste saisissant avec le climat qui prévaut tout autour. Il va régner dans ce chalet une atmosphère de vacances, et ces femmes vont résister à la peur et au chagrin en cultivant leur goût du bonheur qui est une forme de résistance à la dureté d'un monde où la mort est partout. Il faut dire aussi que ces quatre destins sont passionnants parce qu'ils sont au diapason. Les quatre femmes sont quasiment de la même génération ; elles travaillent dans le monde du spectacle, du journalisme, de la littérature, et sont donc toutes les quatre des artistes ; elles sont indépendantes financièrement, et très libres sur le plan des mœurs. On peut donc dire que ce sont des pionnières, semblables aussi par le tempérament puisqu'elles aiment également l'amour, la cuisine et tout ce que la vie peut leur offrir de bon. Cette communauté de caractères, de valeurs et de modes de vie m'a donné envie de les réunir dans un même récit.

Vous parlez d'elles comme de pionnières et en même temps vous dites qu'elles ne sont pas féministes.
Oui, elles sont pionnières, anticipatrices, et pas seulement parce qu'elles coupent leurs cheveux et ne portent pas de corset ; elles le sont surtout par leur façon de vivre complètement dégagée des codes de l'époque, de la morale dominante. La guerre de 14 a été très importante dans l'histoire de l'émancipation féminine. Les hommes partent donc au front et ne peuvent plus assurer les tâches qui étaient les leurs, que ce soit à la campagne, dans les usines ou dans le monde de l'art et la culture. Le métier de journaliste que Colette pratique va énormément se développer en raison de la carence des hommes au journal. Les femmes vont ainsi installer de nouvelles manières d'être

et s'engager dans la voie de l'émancipation. C'est dans les années 20 que naît le modèle de « la garçonne », sujet du célèbre roman paru en 1922 : une femme indépendante et qui veut vivre aussi libre qu'un homme. Or Colette et ses amies ont inventé pour elles-mêmes ce modèle bien avant la parution du roman. En même temps, Colette déteste les féministes. À cette époque, les féministes sont les suffragettes qui défilent avec leurs banderoles et réclament l'égalité des droits. Anticonformiste dans tous les domaines, Colette est allergique à la politique, aux programmes, au militantisme. Le fouet et le harem sont les deux châtiments dont elle menace les suffragettes. Colette, elle, rêve d'être soumise corps et âme à l'homme de sa vie. Il y a deux mots qui reviennent beaucoup dans son œuvre : l'entrave et amarrée. Le premier se réfère à la lutte contre toutes les chaînes, mais son rêve est d'être enchaînée à un homme, amarrée. Indomptable et domptable, insoumise et soumise, il est très difficile d'enfermer Colette dans une catégorie. Ce qui la définit, c'est le mouvement de la vie, c'est l'instinct du corps, du cœur, de l'intelligence.

> « La guerre de 14 a été très importante dans l'histoire de l'émancipation féminine. »

Ce qui la définit peut-être, c'est son appétit de la vie.
Oui, Colette a la passion de la vie. Elle tient ça de sa bonne nature, une nature sensuelle, généreuse, optimiste. Mais sans doute aussi de son éducation. Sido l'a aidée à avoir confiance en elle-même, à prendre la vie du bon côté. Elle l'a toujours soutenue dans tous les épisodes de sa vie et n'a jamais été critique de ses comportements, y compris les plus anticonformistes tels que ses rôles au théâtre ou ses amours lesbiennes. Colette a eu l'art de dominer les forces mauvaises et de trouver de la joie dans tous les moments de sa vie. « *Le monde m'est nouveau à chacun de mes réveils* », écrit-elle.

On est quand même troublé par sa relation à sa fille, cette absence d'attachement maternel.
La maternité est venue très tard pour Colette, ce qui est quand même très surprenant chez cette grande amoureuse et à une époque qui ne connaît pas la contraception. Elle a quarante ans au moment de la naissance de sa fille. La maternité la surprend, l'étonne et la laisse à distance d'elle-même. Certaines femmes se révèlent à elles-mêmes dans la maternité. Rien de tel pour Colette. Elle vit la naissance comme une souffrance – son accouchement est très difficile – et comme un fardeau que toute sa vie elle cherchera à alléger. Elle envoie la petite chez sa belle-mère alors qu'elle n'a qu'un an et plus tard, elle l'enverra souvent en pension ou chez des amis. Lorsqu'elle écrit à sa fille, elle signe ses lettres : Colette de Jouvenel ! On peut y voir un instinct de survie de l'artiste. L'écrivain chez elle domine la mère. La maternité éloigne du travail de création et Colette est un bagnard de la plume qui n'arrête jamais d'écrire.

L'écriture ne lui vient pas toujours facilement dites-vous.
Non, Colette connaît le dur travail d'écrire. C'est parfois difficile, elle s'en plaint dans des lettres à ses amis. En vacances, alors que tout le monde est à la plage, elle est à sa table et elle en souffre. Lorsqu'elle écrit à Marguerite Moreno qui cherche à publier un livre afin de lui donner quelques conseils, elle lui dira : essaie de cacher que ça t'emmerde d'écrire. Elle sait qu'écrire est lourd et fatiguant. Mais elle sait aussi que l'écriture doit refléter la joie, et sa prose sera toujours habitée par la joie et par la force vive de sa plume.

À propos de ces quatre femmes, vous écrivez qu'elles ont payé leur liberté au prix fort. Or ce qui frappe à la lecture de votre livre c'et leur joie de vivre et l'étendue de leurs talents. Pouvez-vous nous en dire plus ?
Ces femmes ont enfreint les lois et bousculé les codes. Ce faisant, elles se sont mises dans une position marginale. La vie de Colette est jugée scandaleuse et pour une partie de la bourgeoisie, pour les milieux bien-pensants, elle n'est pas fréquentable. Il est vrai qu'elle accèdera au rang de grand officier de la Légion d'honneur, mais sa réputation sulfureuse la poursuit jusqu'à sa mort et l'Église lui refusera les derniers sacrements. Quand elle entre au journal *Le Matin*, cela suscite une querelle : certains ne veulent pas d'elle, c'est « *une romanichelle* ». Elle doit lutter pour s'imposer. Sa volonté d'être libre lui coûtera aussi son mariage : elle pouvait être un obstacle dans la carrière de son mari, elle qui était capable de manifester son exaspération lors d'un dîner ou même de se lever de table. La presse allemande a d'ailleurs publié une photo d'elle où elle a les seins nus…

Et pourtant, dites-vous, l'amour lesbien est à la mode vers 1900.
Il faudrait préciser : littérairement et artistiquement à la mode. Cela fait partie du tableau érotique de l'époque. L'amour lesbien est représenté dans des peintures ou des sculptures, en littérature aussi où il rend un récit plus pétillant, comme chez Pierre Louÿs par exemple. Mais cela ne veut pas dire que ce soit parfaitement naturel et cela concerne essentiellement certains cercles d'artistes qui sont des cercles à part. Donc l'amour lesbien se pratique à l'intérieur d'un monde qui vit en marge des autres.

Parlons un instant de son second mari, Henri de Jouvenel, qui jouera un rôle important au Moyen-Orient.
Henri de Jouvenel était directeur du journal *Le Matin*. Mobilisé, il fait une guerre exemplaire, mais par la suite, il s'implique en politique et devient sénateur, ministre, diplomate. Son objectif pendant des années est de travailler à la paix. Déjà pendant la guerre, il est détaché du front pour des missions qui ont pour objectif de faire avancer la cause de la paix. Mais dès l'armistice, il consacre toutes ses forces à la Société des Nations. Il croyait vraiment que les accords internationaux étaient un bon instrument pour garantir la paix. Et au Moyen-Orient, il a été haut-commissaire de la République française au Liban et en Syrie du 10 novembre 1925 au 23 juin 1926. C'est sous son administration que le Liban est organisé en République.

***Vous citez cette très belle phrase de Mme de Staël qui dit de la gloire qu'elle est le* « deuil éclatant du bonheur ».**
Cette phrase est très vraie pour Mme de Staël, mais elle l'est pour Colette aussi. Colette sait que le grand Bonheur n'existe pas et s'attache à cultiver une multitude de petits bonheurs, un ciel bleu, une odeur marine, la couleur d'un buisson fleuri… Elle trouve toujours quelque chose à savourer. Abandonnée par Willy, puis par Henri et Bertrand de Jouvenel, elle repart vers d'autres horizons, elle change de décor, elle se renouvelle. Malheureuse en amour, elle cultivera l'amitié et privée de celles qui lui sont si chères, elle trouvera d'autres femmes avec lesquelles elle saura développer de nouvelles relations d'amitié et de tendresse.

Finissons peut-être avec la citation que vous avez placée en exergue et dans laquelle elle affirme que son corps est plus intelligent que son cerveau.
Oui, c'est une phrase qui définit bien Colette, son goût de la provocation, certes, mais son goût d'être vraie aussi. Ce n'est pas une intellectuelle, c'est une anti-Duras, elle donne la primauté à la vie sur les discours et les dogmes. Mais cette phrase la définit aussi comme écrivain car Colette a donné de la chair aux mots. Son écriture est habitée par les sons, les parfums, les couleurs ; les cinq sens y sont à la fête.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

COLETTE ET LES SIENNES de Dominique Bona, *Grasset, 2017, 432 p.*

Version originale

L'esprit des lieux

« *Fabrications humaines par excellence, les lieux sont ce que l'on en fait – ils sont tout ce qu'on les tient pour être –, et leurs voix désincarnées, immanentes bien qu'inaudibles, ne sont que celles de ceux qui se parlent à eux-mêmes en silence. Que font les peuples avec les endroits qu'ils habitent ?* » Et, serait-on tentés de se demander, inversement, que font les endroits des peuples qui les habitent ? Que sont, qu'étaient, que deviennent ces endroits sans eux ? Et quand le lien entre ce qui fait un lieu et ce qui fait un peuple est fondamental, alors le lieu n'est-il pas la première personne ?

Si l'entrée en matière de Keith Basso prend d'emblée le lecteur à la gorge, c'est qu'elle pose une question universelle à partir d'un propos on ne peut plus local. L'anthropologue américain décédé en 2013 a passé l'essentiel de sa carrière, soit près de trente-cinq ans, en immersion au sein du peuple des Apaches occidentaux de Cibecue (« *la vallée aux longues falaises* »), dans les frontières actuelles de l'État d'Arizona. Il ressort, au fil des pages, un portrait en creux de l'auteur, presque comme une autobiographie. Le voilà qui se met en scène, devient un des personnages de cette société, en accompagne les membres dans différentes activités, fait le vacher, trait le bétail, vit sur place.

* * *

Ayant auparavant approfondi d'autres sujets anthropologiques plus attendus (le rôle du silence, le symbolisme, la sorcellerie), il s'attache ici à une approche presque inédite, dont la somme donne une très belle surprise, cet ouvrage à la croisée de plusieurs genres littéraires et universitaires qui, au final, se dévore comme un roman. Ce que Basso tente de dessiner, c'est une carte, non pas une carte à la façon européenne, mais... une carte apache. Il n'y a pas de territoire sans carte, ni de carte sans points de vue, et donc à partir de ces prémisses cette carte apache sera une carte de points de vue – près de trois cent au total –, tel arbre, telle source, telle colline, telle clairière, une carte du regard des Apaches et de la manière dont leurs lieux ont été pour la première fois habités et dits.

Le lieu n'existe qu'à partir du moment où il est décrit, et il n'est jamais décrit que d'un point de vue précis, qui est le point de vue du premier arrivant face à une terre inconnue. Quand aujourd'hui on visite le lieu nommé *L'eau s'écoule en dessous d'un peuplier*, on a le point de vue de l'ancêtre qui a donné pour la première fois à l'endroit son nom propre, et qui par son esprit et son empreinte l'habite encore même après sa mort. Dans un mouvement de bascule, l'espace prend alors la place du temps. Que s'est-il passé ici et qui est passé ici deviennent les deux faces d'une même question où

> Que reste-t-il aux peuples sans terre sinon les mots et leur pouvoir de liaison, pour être ensemble et faire encore sens ?

D.R.

penser le lieu c'est déjà le bâtir, c'est déjà l'habiter.

À partir de ce cadre théorique, c'est une suite d'histoires et de contes palpitants qui sont rapportés par Basso, presque comme un recueil de nouvelles où chaque lieu répertorié a un sens et une utilité. Ainsi par exemple, le lieu-dit *Elle porte son frère sur son dos* est un pente, *Elle a vieilli en restant assise* est un champ de maïs, d'autres encore se nomment *Les veuves s'arrêtent pour reprendre leur souffle*, c'est le lieu d'un massacre et d'une fuite ou encore *Genévrier se dresse seul*. Qu'ils soient descriptifs ou bien commémoratifs, chacun de ces sites a sa poésie propre et tous ont quelque chose à enseigner et sont bénéfiques, même quand ils rappellent un événement négatif – un raid navajo (l'ennemi récurrent), une histoire d'inceste ou un délit. Tous ces lieux ont des noms et tous ces noms ont des histoires. « *L'homme habite en poète* » écrit Hölderlin et c'est en ce sens que les conteurs sont ici des chasseurs qui décochent des flèches, lesquelles traquent les auditeurs au fil des générations en les faisant réfléchir à la manière dont ils vivent, donnant aux mots et aux lieux leur dimension morale.

L'EAU SE MÊLE À LA BOUE DANS UN BASSIN À CIEL OUVERT (WISDOM SITS IN PLACES)
de Keith Basso
traduit de l'anglais par Jean-François Caro
éditions Zones sensibles, 2016, (édition originale 1996), 196 p.

* * *

Peut-être plus qu'un autre, l'espace américain, qui est le cœur battant du pays, permet par son ampleur à des lieux en apparence vierges de déborder dans la vie quotidienne. C'est ici la Nature qui cicatrise les êtres, les régénère et les perpétue. Les pierres en deviennent immémoriales et entretiennent une vie secrète, comme dans le recueil de nouvelles de l'auteur et écologiste Rick Bass *The Lives of Rocks*, paru en 2007, la même année que *Returning to Earth* de Jim Harrison (*L'Orient littéraire*, août 2008). On le voit bien dans l'ouverture magistrale de *The New World* de Terrence Malick, où l'appartenance organique et instinctive mais en fait très formulée des Indiens algonquins de Virginie à leur terre fait graviter toute leur existence autour du monde naturel.

Que reste-t-il alors aux peuples sans terre sinon les mots et leur pouvoir de liaison, pour être ensemble et faire encore sens ? C'est Edmond Jabès en diaspora : « *Nos champs sont des chants* ». Ces mots ne valent que quand ils sont partagés, psalmodiés et répétés, et au final ce sont eux qui font communauté.

Anthony KARAM

Racines rouge sang

Laurent Gaudé arrache au néant des siècles de douleur et de sombres traversées humaines, et en restitue, par de vivantes fresques orales, le courage, l'effroi et la dignité.

DE SANG ET DE LUMIÈRE de Laurent Gaudé, *Actes Sud, 2017, 144 p.*

© Jacques Gavard

Écrits entre 2012 et 2016, les poèmes du recueil *De sang et de lumière* font souffler un vent classique sur la poésie française actuelle. Par leur verve narrative et leur tension dramaturgique, elles s'inscrivent en héritières de la tragédie. Ce sont justement les questions de la mémoire et de la filiation qui sont le noyau flamboyant, foyer de vie et bûcher funeste, de ce recueil.

« (…) *Je viens de cette journée de deuil que j'imagine,/ Longue,/ Lente,/ Comme un défilé tête basse./* (…) *Je viens des années de sanatorium,/ Les jours longs/ À s'écouter de l'intérieur pour savoir si on s'en sortira./ La peur de cracher jusqu'à mourir./* (…) *Je viens d'un monde qui sait ce que c'est que de se tordre./ Et avec ça, en plus de la misère,/ En plus du dos voûté,/ Il y a la guerre./ Les hommes partent, les bombes tombent et l'ennemi approche./ Il faut partir./* (…) *Mon père, nourrisson, braille en appelant le sein/ Et dans ces charrettes surchargées,/ La peur se sentait jusque dans les tétées./* (…) *Vie de cheminots taiseux,/ Aux mains musclées./* (…) *Et il reste de ces visages un visage épais au nez de boxeur,/ Et ce nom que je porte : Gaudé* (…) »

Ce recueil accomplit un devoir de commémoration. Il vibre en étendard engagé et se dresse en homme fier, s'avouant vaincu mais pas écrasé. Le parti pris de Laurent Gaudé n'est pas sans évoquer Mahmoud Darwich qui se revendiquait troyen. Dénonçant l'indifférence et la cruauté, son poème est tour à tour rageur, vengeur, tendre, quêteur d'espérance et jamais ne se résigne. Là où la nature consolatrice, sans pitié, dévoratrice ou neutre observatrice de l'incendie, est toujours chez elle, l'être humain ne fait que passer.

« (…) *Pleurez,/ Nègres muets./ Le colon desserre sa ceinture,/ Sourire de bombance ventre gras,/ Repu d'avoir mangé un continent entier./ (…) Oh, douleur muette./ Dans les cales des bateaux négriers,/ À quoi avez-vous pensé ?/ Souffle contre souffle,/ Apeurés par le bruit de l'eau,/ Desséchés,/ Sans nourriture,/ Avec la morsure du sel,/ Inquiets de tout./* (…) *On vous tue,/ Pas seulement à votre vie, à votre nom, à votre terre,/ Mais à l'homme même./ Quel chant – dans quelle langue – pourra dire la blessure de n'être plus rien ?* »

De sang et de lumière raconte l'abject, la terreur et les non-dits de l'histoire des hommes, que celle-ci se conjugue au passé ou au présent : siècles d'esclavage, colonisation, guerre, attentat, génocide, exil, catastrophe naturelle, maladie, pauvreté, inégalité, souffrance. Il porte les confidences de mère à fille, de fils à père, de frère à frère, de réfugié à poète. Khorshak, Haïti, île de Gorée, Jungle de Calais, Peshkabour, villages d'Afrique et tant d'autres géographies sortent de l'ombre en leurs sororales douleurs. Les mots de Gaudé, bruts et sans concession, redonnent la parole aux vivants et aux morts. Le poème, au plus près du corps et de ses sécrétions, rend à chaque réalité, aussi immonde soit-elle, son vrai nom.

« *Khorshak/ Pour vous,/ Hommes,/ Femmes,/ Troupeaux humains,/ Blottis,/ E=Écrasés,/ Nous vous porterons encore,/ Même si cela nous casse le dos/* (…) *Je dis,/ Khorshak,/ Le dernier don/ À celui qui n'a rien :/ Le poème/ Pour que toutes les vies/ Soient comptées* »

De sang et de lumière hante par la force de son oralité les innombrables fosses communes de l'histoire et de l'actualité, et brise le joug de la honte et de l'anonymat. Repérant les passages secrets qui le font rejoindre à partir de sa filiation et son histoire personnelles, celles intimes et collectives de tant d'autres hommes, Gaudé revendique un difficile héritage et se l'approprie par la poésie.

« *Nous sommes les fils de l'incendie./ Et notre devoir est de contenir les flammes/ – Chaque fois, le même combat renouvelé –/ Les contenir,/ Pour qu'elles rayonnent/ Plutôt que de tout brûler* »

Ritta BADDOURA

Poème d'ici

d'Henri Zoghaib

D.R.

Poète libanais ayant à son actif de nombreux recueils poétiques et des essais consacrés à Saïd Akl (traduction française parue aux éditions L'Orient des livres), Gibran (dont la traduction en anglais vient de paraître), Élias Abou Chabké et aux frères Rahbani, chroniqueur littéraire, directeur du Centre du patrimoine libanais à la LAU, Henri Zoghaib a récemment publié *Danaë, pluie d'amour* aux éditions Saer al-Machrek/Dergham, un ouvrage remarquable qui a figuré en tête des meilleures ventes au dernier Salon du livre arabe et international de Beyrouth. Nous publions ici la traduction en français de deux textes tirés de ce recueil.

Danaë, l'âge et moi

Je m'avance dans l'âge et ne me sens pas seul, car nous sommes un.
Tu es l'aube de mes jours et l'aube des années à venir : je n'ai plus peur de l'âge.
Tant que tu es mon amour, de quoi aurais-je peur ?
Tant que tu es ma vie, comment respirer ma vie autrement que par toi ?
Et tant que tu es la sève de mes poèmes, ma poésie sera toujours tendre pour être à la hauteur de son inspiration qui émane de toi.
J'avance dans l'âge. Y a-t-il place au poème printanier d'amour à l'automne des jours ?
Les années sont-elles encore à un âge qui autorise encore un temps pour aimer ?
L'amour m'a donné ta bénédiction à l'automne. Toute année à venir est bénie et donne à mon âge la pureté de l'enfance vierge.
Bénis cette pureté qui se purifie davantage au contact de ta main sur mon front,
Fais de moi un enfant qui n'est pas né de toi mais de ta foi en lui.
Tu as renouvelé mon âge quand tu m'as baigné, les yeux clos, d'une lumière qui me guide jusqu'à la fin de mes jours, fort de ton consentement, béni par ta caresse sur mon front.
Je tends vers l'aube de chaque année à venir avec toi pour amour,
Avec moi pour écho,
Et avec nous unis.

Traduit de l'arabe par A. Najjar

* * *

Danaë… la Splendeur

Scintille, Etoile de mes jours,
et emmène-moi loin des pâles dorures,
Le pouvoir de ta passion me couve de tendre compassion
Et je me rends, devant toi, en une humble soumission.
Si ma voix se feutre en ta présence, ta splendeur ravive l'éclat de mes mots,
Au-delà des fictions et des illusions, la grandeur de ton Amour est mon lot.
Mes années perdues entre les vœux, les aveux et les maux,
Se recueillent gaiement sous la parure de ton halo ;
Et ma poésie revit
Sous la magie
De l'ardente musique
De notre enivrement unique !

Traduit de l'arabe par l'auteur

Roman

Oublier la mémoire et quitter les rivages de l'amour

LE VIVIER DE L'OUBLI de Nada el-Khoury et Robert Matta, *Écriture, 2017, 256 p.*

Rappelle-toi Léandre. Il pleuvait sur ta tour ce matin-là.
Et, seule sur la terrasse, sans parapluie, Héro scrute l'horizon. Elle espère encore quand elle pense avoir oublié.
Même si elle dit être « *une tourneuse de pages* ». La page d'amour, elle, pèse des siècles d'attente.

Toute une bibliothèque de Babel. Car l'inconnue est avant tout un petit rat de bibliothèque. Une lectrice gourmande qui, depuis sa primitive enfance, dévore les livres comme des feuilles de lotos. Elle a commencé sa vie au milieu des folios et des odyssées. Aujourd'hui, elle s'éprend d'un iPad, non pas le sien, mais celui d'un mystérieux poète qui, par un étrange destin, l'a oublié dans une bastide à vendre, allée des Oliviers. Oubli inaugural dont dérivent tous les autres.

Elle est une conseillère de l'immobilier, sa mission consiste à trouver au poète une place au soleil, une chambre jaune à habiter. Mais sa curiosité l'en empêche, elle se laisse prendre aux rets de l'iPad, elle l'ouvre comme une boîte de Pandore d'où jaillissent, en photos et en déchirures, les vers les plus tristes, des fragments dépareillés, des lettres, des récits gigognes qui l'emportent au caprice du vent. Les chapitres se suivent alors en une structure éclatée dans laquelle elle se perd elle-même pour mieux comprendre. Comprendre ou… « *contenir encore mille histoires* ». Ce qu'il faut, c'est juste raconter, convoquer les vagues du passé, les espoirs déçus, les étreintes, les trahisons, dans une sorte d'anamnèse dont elle retrouvera plus tard, peut-être, le fil conducteur. Imaginer des scénarios, s'inventer des nuits chaudes, exquises, de vraies lunes de miel. L'iPad devient l'auxiliaire magique, le talisman qui permet de se parler à soi-même, à son inconscient, ou à l'autre, dans un dialogue à deux voix, à quatre mains, qui ressemble à une thérapie par l'écriture.

Si seulement je pouvais guérir. Oui, mais de quoi ? Ou de qui ?
Plus elle cherche à oublier plus la mémoire s'obstine, lancinante, attentive aux détails et aux signes. Un tracé des lieux et des objets. Ce n'est pas un hasard si, de tous les espaces qui s'engendrent et bifurquent autour de la fontaine de quelque village de Provence, un seul émerge avec insistance : Istanbul. La ville relie l'Orient et l'Occident, et par extension, Beyrouth et Paris, et se joindre, rejoindre, c'est refuser l'oubli. Istanbul se resserre en abyme autour de deux micro-lieux qui se dressent tels des mémoriaux : la tour de Léandre au centre du Bosphore, érigée en fanion pour appeler à revenir, au revenez-y, à la mémoire de celui qui aime et le musée de l'Innocence où le collectionneur-fétichiste a sacré, dans des boîtes votives, tout ce qui a appartenu à sa Füsun adorée, mais en même temps, tout ce qui doit garder vivace le patrimoine d'Istanbul. L'insolente ne sait plus qui elle est : elle-même ou Füsun, un être de chair ou de papier, un fantasme ou le personnage d'un roman auquel elle s'identifie toujours dangereusement.

> Si seulement je pouvais guérir. Oui, mais de quoi ? Ou de qui ?

Si seulement je pouvais guérir. Oui, mais de quoi ?
De l'amour. Du plaisir qui tue. Qui trompe. Des fausses promesses de bonheur à deux. Du banc vidé de son homme. Des draps froissés après son départ. Du corps en jachère, à l'abandon. De l'amant dont il faut monnayer le désir en le comblant de bijoux et d'écrins. Avec le rêve de le posséder dans la mansarde du musée, sans orgueil, ou de se faire culbuter dans un champ de lavande.
Si seulement je pouvais guérir. Oui, mais de quoi ?
De l'oubli. Car si je t'oublie, mon amour, cela signifie que je ne t'ai jamais aimé. Que tout peut être puis ne plus être, que tout est contingence, insignifiance, incomplétude. Alors non, je préfère fouiner, creuser au plus loin, remonter à la source, ramener les baisers volés et les maisons qui se souviennent, faire de chaque mégot une relique, un origami, écrire, imaginer, réinventer le monde. L'oubli devient fécondité, vivier, terreau de permanence et de sens.

Rappelle-toi Héro. Il suffit de tes yeux pour t'en persuader. Si tes yeux un moment pouvaient me rattraper. Là-bas, derrière le rivage, derrière le passé.

Gérard BEJJANI

Autobiographie

Bernard Pivot : le livre du lire et de l'oubli

LA MÉMOIRE N'EN FAIT QU'À SA TÊTE de Bernard Pivot, *Albin Michel, 2017, 229 p.*

Dans *La Mémoire n'en fait qu'à sa tête*, le journaliste, animateur télé et président de l'Académie Goncourt livre, mêlés à la mémoire de ses lectures, des fragments de souvenirs glanés tout au long de six décennies passées dans le commerce des lettres et la fréquentation des écrivains.

> Parfois, par une forme d'osmose, le lu finit par pénétrer le vécu.

Pour tout lecteur invétéré, la mémoire du lu et celle du vécu tendent à s'enchevêtrer de la plus indémêlable des manières. Parfois, la première sert de repère à la seconde, l'aiguillonne, contribue à la structuration de son architecture, à la consolidation de sa charpente. Tel ouvrage a accompagné la visite de telle ville, l'année où ceci ou cela eut lieu, le jour de la rencontre avec Untel, se souviendra ainsi l'amoureux de lecture. Les livres deviennent ainsi autant de jalons auxquels s'accrocher face à la déconcertante continuité des jours. Mais parfois, par une forme d'osmose, le lu finit par pénétrer le vécu, l'envahir, et brouiller les contours d'une réalité passée en y superposant les ombres de ce qui n'a jamais été. L'on en vient à douter de la mémoire, à hésiter avant d'apposer au fait le sceau de véracité du souvenir. Telle rencontre a-t-elle réellement eu lieu, telle parole a-t-elle été bien prononcée, tel acte effectivement accompli ? Ou tout ceci n'est-il que réminiscence de lectures, illusion d'illusion ?

De ce doute, Bernard Pivot se joue dans *La Mémoire n'en fait qu'à sa tête*. S'il est impossible de démêler le lu du vécu, si le terrible exercice autobiographique rend la tâche encore plus confondante puisqu'il consiste à bien cerner le souvenir pour le livrer sous forme d'écrits, et bien ainsi soit-il. Dans chaque fragment de mémoire s'introduira une bribe de littérature qui servira de déclencheur et de support au souvenir. L'édifice autobiographique devient alors ensemble anthologique. Et le lecteur a plaisir à se perdre dans une triple temporalité, celle du souvenir et du réel passé, celle de la lecture et des pages tournées, et puis celle du présent, temps effacé où l'on se souvient d'avoir lu ou l'on lit que l'on a vécu.

© Villard / SIPA

Laissant sa mémoire voguer au gré des nombreuses citations qui émaillent son livre, l'ancien animateur d'*Apostrophes* s'amuse à porter la dialectique du lu et du vécu à son paroxysme. Il introduit ainsi, sous forme de confidence au lecteur, le souvenir de sa liaison avec Louise Labé qui, avoue-t-il, honteux de l'entorse à son devoir d'objectivité, avait été son amante au moment où il l'accueillit dans sa célèbre émission télévisuelle. Le doute de l'auteur-lecteur se transmet alors à son propre lecteur. Louise Labé et Pivot ? Vraiment ? Non, mais, que lui a-t-elle… Puis l'hésitation se résout par un rire quand l'on rend compte de la double malice du récit car, non seulement du fond de sa Renaissance l'auteure des sonnets légendaires n'a jamais pu connaître la bruyante notoriété des plateaux de télévision, mais, de plus, la réalité de l'existence de la « Belle Cordière » dans la France du XVIe siècle continue elle-même de faire l'objet d'une controverse qui agite encore les spécialistes…

Se promenant ainsi sur la frontière ténue entre la littérature et la réalité, Bernard Pivot s'offre une autobiographie à l'image du personnage qu'il s'est constitué, en permanence espiègle, souvent amusante, parfois spirituelle ou drolatique, quelquefois surannée. Il y évoque, dans une soixantaine de courts chapitres dont les plus brefs sont souvent les meilleurs, ses passions, la littérature bien sûr, mais aussi le vin et le football. Il y revient sur ses rencontres, ses amours, y dévoile quelque secret des coulisses de la vie littéraire et y solde quelques vieux comptes, avec François Mauriac, avec Jean d'Ormesson ou d'autres. Exercice autobiographique oblige, il s'y livre aussi à des réflexions sur l'orthographe, la langue, la mémoire, la mort, l'amour. La plupart des chapitres de l'œuvre se terminent souvent par une chute qui a quelque chose d'un clin d'œil un peu trop appuyé, d'un trait d'esprit qui se veut malicieux mais qui manque de surprendre, non sans amuser. L'ensemble qui en résulte est divertissant, carré, correct jusque dans ses audaces. Un peu comme une dictée.

Mahmoud HARB

La littérature comme socle de l'universel humain

« Les livres de fiction m'ont donc apporté des vues éclairantes sur le monde et l'existence, et des principes dont j'ai cherché à m'inspirer dans ma réflexion et mon action. » Emmanuel Terray résume ainsi son parcours d'intellectuel engagé et solidaire.

MES ANGES GARDIENS d'Emmanuel Terray, précédé d'**EMMANUEL TERRAY L'INSURGÉ** par Françoise Héritier, *La librairie du XXIe siècle, Seuil, 282 p.*

Emmanuel Terray (né en 1935) est connu comme anthropologue et comme militant politique. Agrégé de philosophie, il découvre Lévi-Strauss puis est séduit par Georges Balandier et son « *anthropologie dynamique* » ancrée dans l'histoire et le politique. Ses études ethnosociologiques sont principalement consacrées aux populations de la Côte d'Ivoire. Un moment maoïste, il s'engage dans la dernière décennie du XXe siècle pour la cause des sans-papiers. Il reste, pour notre génération, le chercheur qui a tenté de constituer une anthropologie apte à s'inscrire dans le « *retour à Marx* » opéré dans les années 1960 par Louis Althusser.

Dans *Mes Anges gardiens*, Terray donne ce nom heureux, puisé dans son éducation catholique, à des auteurs qui lui ont inculqué les valeurs essentielles auxquelles il reste attaché, plus exactement à des écrivains qui ont pu laisser vivant, ou su réanimer, en lui, malgré la perte de la foi, le fond charitable du christianisme, ce que Françoise Héritier appelle, dans son texte introductif, « *un* "socle" *de l'universel humain* ». Un intellectuel peut *s'insurger* tout au long de son parcours grâce aux leçons de justice, d'égalité et de fraternité qu'il puise dans la littérature, il tire son parti pris pour la vie de l'expérience du courage et de la mort que transmettent les

D.R.

grandes œuvres. « *Les livres de fiction m'ont donc apporté des vues éclairantes sur le monde et l'existence, et des principes dont j'ai cherché à m'inspirer dans ma réflexion et mon action.* »

Il n'est pas étonnant de voir un jeune lettré des années 1950 commencer son itinéraire de lecture par Malraux et lui adjoindre, « *dans l'ordre* », deux autres « *écrivains de la fraternité* » : Louis Guilloux et Ignazio Silone. Terray examine, dans l'œuvre de l'auteur de *La Condition humaine*, et à travers fictions et essais, le passage de l'aventurier, individu solitaire dans un monde absurde, se dépensant dans l'action, au combattant qui se réalise dans la lutte commune. La fraternité passe de l'émotion ou du sentiment d'un individu, à un fait social inéluctable qui permet de recouvrir la dignité et dont la révolution (« *l'apocalypse* ») sera la forme historique riche d'ambiguïtés. Guilloux souligne l'écart entre la vie espérée et la vie vécue de chacun et voit dans l'âge adulte une trahison des idéaux de la jeunesse : « *Vieillir, c'est trahir.* » Mais face à la guerre et à la misère, profondément inscrites dans l'humain, la fraternité, encore que de portée limitée, est le seul recours. Pour Silone, le sentiment chrétien de solidarité et l'appui instinctif aux pauvres se mêlent à la tradition du mouvement ouvrier, mais l'Église, et toute politique, demeurent entachées de pouvoir et incapables de fraternité réelle.

Les autres auteurs, les autres ouvrages dont il est question dans les quatorze chapitres à venir ne suivent pas un ordre chronologique, mais leur choix et succession, qui ne manquent pas de charmer et d'étonner, répondent à une logique secrète qui tente de varier le propos, de l'enrichir, de l'étendre à de nouvelles zones de la vie humaine ou du cosmos naturel. Les œuvres de fiction prédominent, mais on trouve des textes poétiques (Saint-John Perse, Ovide et Nezahualcoyotl, le grand nom du Mexique précolombien) et un essai (*Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança* de Miguel de Unamuno). Il s'agit tantôt d'un auteur (Gracq, Conrad), tantôt d'un roman (dans l'ordre : *Voyage au bout de la nuit* de Céline, *Le Château* de Kafka, *La Mort de Virgile* de Hermann Broch, *La Femme des sables* d'Abé Kobo, *La Colline inspirée* de Barrès, *Les Derniers jours de Pékin* de P. Loti, *Le Lys dans la vallée* de Balzac). Outre la différence des langues, des genres, des cultures envisagés, les chapitres sont de conceptions variées et d'optiques diverses, ce qui assure l'intérêt permanent de la lecture mais montre l'inégalité des approches.

Dans ce livre tonique qui plaide pour l'action et la solidarité dans un monde saisi par la poésie précolombienne comme « *un entrelacement inextricable de tristesse et de plaisir, de joie et d'anxiété* », deux des chapitres de Terray nous semblent dominer les autres par leur rigueur, leur ampleur et leur profondeur alors que les autres collent de trop près aux œuvres analysées ou choisissent, dans celles-ci, un centre d'intérêt. L'un est consacré au roman de Céline ; l'autre à la vision du monde et à l'éthique de Conrad. On découvre là, à fleur de texte et sous lui, une construction conceptuelle vigoureuse et plénière, presqu'une théorie et une morale achevées bien que ces auteurs s'en défendent. Mais ne sommes-nous pas ainsi à un bord dangereux de l'analyse où la littérature, pour gagner en idées, se trouve dépouillée de ce qui lui est essentiel, la forme pour résumer ?

Farès SASSINE

Le clin d'œil

de Nada NASSAR-CHAOUL

Aux (autres) femmes

© Collection Medawar / FAI

Le mois de mars est, depuis quelques années déjà, celui dit de « LA FEMME ». Durant ce mois, il est difficile d'échapper, au Liban comme ailleurs, aux multiples congrès, conférences et *talk-shows* où l'on devise fiévreusement des droits acquis, de ceux à acquérir, des quotas féminins, des inégalités de salaires, de représentation politique et autres injustices faites aux femmes, sans compter les *sit-in*, manif, harangues et démonstrations médiatiques en tous genres sur le thème.

S'il est d'usage, à cette occasion, de rendre hommage, à juste titre, aux pionnières des droits de la femme et aux féministes combatives, je voudrais aujourd'hui rendre hommage à toutes les autres. Aux discrètes, à celles qui ont vécu dans l'ombre, aux oubliées de la gloire, des plateaux de télé et de l'Histoire. À celles qui ont supporté pendant des années un mari difficile, ombrageux ou querelleur, sans brandir le Code civil, pour ne pas perturber la vie des enfants. À celles qui, dans les moments difficiles, ne se sont plus acheté une seule robe pour que leurs filles puissent arborer de jolies toilettes. À celles qui ont économisé sou sur sou, se privant de toute distraction, pour que leurs fils puissent poursuivre des études à l'étranger et réaliser leurs rêves. À celles qui, sachant tout des incartades d'un mari volage, n'ont pas hésité à le soigner à son retour au bercail, vieux et malade. Aux veuves jeunes et jolies qui ne se sont jamais remariées pour ne pas imposer un beau-père à leurs enfants. À celles qui ont accepté d'assumer seules les responsabilités de la famille en temps de guerre, au gré des bombardements et des nuits de fortune dans les abris, pour que le mari puisse chercher, sous de meilleurs cieux, de quoi faire vivre décemment la famille. À celles qui ont guéri, par leur affection, tous les bobos de l'âme et du corps, qui ont soigné leurs parents malades et assisté leur fratrie dans les moments difficiles. À celles, en somme, grâce auxquelles le Liban est resté, malgré tout, une terre douce où il fait bon vivre.

À toutes celles-là, à nos mères, à nos tantes, à nos grand-mères aimantes, à celles qui nous ont quittés et à celles qui sont toujours à nos côtés, et même si leurs sacrifices – n'ayons pas peur des mots – ne sont plus à la mode, un merci du fond du cœur.

Roman

Ave, César

Suite de *Plonger*, un nouveau roman de Christophe Ono-dit-Biot nourri de philosophie et de mythologie grecques.

CROIRE AU MERVEILLEUX de Christophe Ono-dit-Biot, *Gallimard, 2017, 240 p.*

© Francesca Mantovani / Gallimard

À la fin de *Plonger*, le magistral roman de Christophe Ono-dit-Biot qui lui a valu le Grand prix du roman de l'Académie française, on avait laissé César, le héros, dévasté par la mort de Paz, le grand amour de sa vie. Photographe, plasticienne, aventurière passionnée de plongée sous-marine, et, avant tout, femme libre, elle avait abandonné ses hommes (César et leur jeune fils) pour courir le monde. Et y trouver la mort. Deux ans après, César n'est toujours pas guéri, ne se résout pas à cette absence et, de surcroît, taraudé par cette angoissante question, qu'il se pose à lui-même et à l'enfant : « *Ta mère nous aimait-elle encore ?* » En dépit de l'amour qu'il porte au garçon, un chouette gamin, et à son métier (César est grand reporter culturel dans un hebdomadaire parisien), il n'a plus envie de vivre. Et, lorsque débute *Croire au merveilleux*, il est sur le point de se suicider. Faible, égoïste mais pas irresponsable, il a assuré l'avenir matériel de son fils. En revanche, il passe outre le nouveau choc que celui-ci subirait, de se retrouver orphelin à six ans. Alors qu'il a commencé d'absorber des somnifères, on frappe énergiquement à la porte de son appartement. César se décide à aller ouvrir, et tombe sur Nina, sa nouvelle voisine d'en face, une jeune, belle, riche et énigmatique Grecque. Ça tombe bien, lui-même, qui a fait des études de lettres classiques, est un helléniste distingué. Sa bibliothèque s'orne de tous les « *classiques Budé* » jaunes (le rouge, c'est pour les auteurs latins), sur quoi Nina se précipite, lui empruntant un volume d'Hésiode. Le hasard, ou les dieux antiques, font bien les choses. Une discussion littéraire s'ensuit, et l'on sent bien que cette rencontre va changer la donne, bouleverser le destin de César.

Christophe Ono-dit-Biot, cependant, n'a pas cédé à la tentation facile du roman « *à l'eau de rose* » : certes, il se noue bien une relation amoureuse entre la jeune femme et celui qui se voit comme « *un vieux corsaire* » (elle le trouve, non pas vieux, mais « *patiné* »), mais l'affaire sera compliquée, riche en rebondissements, et ne s'achèvera absolument pas comme le lecteur pourrait se l'imaginer. On n'en dira pas plus.

Au fil des pages, on voyage, comme toujours chez cet écrivain mobile, en France, en Italie du Sud, en Grèce, en Espagne et même au Japon, où se résoudra, par un tour de passe-passe romanesque, la grande angoisse de César quant aux sentiments de Paz à son égard… C'est intelligent (un peu trop parfois), cérébral, mené avec maîtrise, servi par une écriture alerte, nourri de philosophie et de mythologie grecques antiques.

Jean-Claude PERRIER

Zeina Abirached

Questionnaire de Proust à Laurent Gaudé

D.R.

Né en 1972 à Paris, Laurent Gaudé est un écrivain français qui a obtenu le prix Goncourt des lycéens et le prix des libraires pour *La Mort du roi Tsongor* en 2003, puis le prix Goncourt pour *Le Soleil des Scorta*, en 2004. Son dernier roman, *Écoutez nos défaites*, est paru en 2016 chez Actes Sud.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
L'obstination.

Votre qualité préférée chez une femme ?
La liberté d'esprit.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Leur simplicité.

Votre principal défaut ?
Ne pas savoir danser !

Votre occupation préférée ?
Écrire.

Votre rêve de bonheur ?
La Méditerranée.

Quel serait votre plus grand malheur ?
Ne plus avoir d'envies.

Ce que vous voudriez être ?
Polyglotte.

Votre couleur préférée ?
Le bleu des fresques de Babylone.

La fleur que vous aimez ?
Le jasmin.

L'oiseau que vous préférez ?
Les pingouins.

Vos auteurs favoris en prose ?
Dostoïevski, Garcia Marquez, Conrad.

Vos poètes préférés ?
Cendrars, Cavafy, Césaire.

Vos héros dans la fiction ?
Les grands monstres de la tragédie grecque, ceux de la démesure : Médée, Antigone, Hécube…

Vos peintres favoris ?
Philippe Vasseur, un peintre français contemporain.

Vos héros dans la vie réelle ?
Les juges antimafia siciliens. Les bénévoles de l'association SOS Méditerranée. Ceux qui veulent encore croire en l'Europe.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?
Napoléon. À cause d'Haïti et du rétablissement de l'esclavage, notamment.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
L'avancée d'Alexandre le Grand vers l'Inde, en incorporant au fur et à mesure dans les rangs de sa propre armée, ceux qui étaient ses ennemis…

La réforme que vous estimez le plus ?
L'esprit joyeux de liberté, hérité de mai 68 et qui malheureusement semble aujourd'hui bien loin…

L'état présent de votre esprit ?
Envie de m'atteler à mon prochain roman.

Comment aimeriez-vous mourir ?
Comme un Grec. Avec stoïcisme. Si possible, face à la montagne, dans le grand silence du monde.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
Je trouve que l'homme en a déjà beaucoup !

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Celles qui sont le fruit de la misère.

Votre devise ?
« *Je suis homme et rien de ce qui est homme ne m'est étranger.* »
C'est la devise de l'humanisme et elle me sert de boussole.

Les trois corps de la reine

Principalement connue pour avoir été la mère de Marie-Antoinette, Marie-Thérèse d'Autriche est pourtant l'une des rares femmes qui aient gouverné et incarné leur pays durant quarante ans.

LE POUVOIR AU FÉMININ : MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, 1717-1780 d'Élisabeth Badinter, *Flammarion, 2016, 368 p.*

Spécialiste des Lumières, Élisabeth Badinter déclare d'emblée que son intention n'est pas de relater l'histoire de l'Autriche thérésienne ni de rédiger une biographie en bonne et due forme de la souveraine, mais bien de tenter de comprendre comment cette femme toute-puissante a pu ou non concilier ses différents statuts.

À cette fin, l'auteur développe la métaphore des trois corps de la reine. Le corps « *symbolique et immortel de la souveraine* », le corps « *naturel et mortel de la femme* » mais aussi le « *corps maternel qui perpétue la lignée* ». Chacun de ces états fut source d'obligations et de sentiments parfois contradictoires.

Philosophe et auteur de nombreux ouvrages consacrés au XVIIIe siècle, aux rapports entre les sexes, à la maternité, Badinter était décidément la mieux placée pour analyser les divers aspects de la personnalité de celle qui fut, tout à la fois, une souveraine au pouvoir absolu, une femme amoureuse d'un mari volage et une mère au ventre fécond.

S'approcher de la « *vérité psychologique* » d'un tel personnage n'est pas chose aisée. Seules des sources de première main pouvaient le permettre. « *Pieusement conservées* » à Vienne et ailleurs, et dans des collections privées, il reste des milliers de lettres de Marie-Thérèse adressées à sa famille, ses amis et ses collaborateurs, ainsi que leurs réponses, quasiment toutes écrites en français. D'autre part, les nombreux témoignages des visiteurs occasionnels et des ambassadeurs étrangers en poste à Vienne se sont avérés d'une importance capitale.

Arrivée au pouvoir à une époque où les femmes ne régnaient que « *faute de mieux, c'est-à-dire faute de mâle* », elle ne fut en rien préparée

D.R.

à l'assumer ; et c'est « *la mort dans l'âme* » que son père se résolut à lui transmettre le sceptre et la couronne. Selon la tradition, elle se fit couronner « *roi de Hongrie* ». Déterminée à être « *le maître absolu de ses États* », elle entreprit de gouverner « *seule* » avec les conseils d'hommes qu'elle choisit pour leur honnêteté, leurs compétences et leur fidélité. Refusant d'avoir un Premier ministre, elle exigea de « *voir, lire et faire tout par elle-même* ».

Elle fut « *aussi autocrate* » que Louis XV ou Fréderic II de Prusse. Toutefois, son « *pouvoir absolu* » diffère de celui d'Élisabeth Ire d'Angleterre ou de Catherine II de Russie qui ont « *vécu et régné comme des hommes* », en ce sens que Marie-Thérèse d'Autriche dut négocier avec sa féminité, faisant une « *large place à l'épouse amoureuse ainsi qu'à la mère aimante et soucieuse de ses enfants* ».

Malgré une certaine « *virilité de l'âme qui la rend admirablement propre à la direction des affaires de l'État* », tous ceux qui l'approchent ne parlent que « *de son charme et de sa grâce* ». Les ambassadeurs sont unanimes à saluer « *son pouvoir de séduction* ». Sa faiblesse sera sa force : sa féminité n'étant nullement un obstacle à l'exercice du pouvoir mais bien « *une carte maîtresse dont elle saura magnifiquement jouer* ».

Elle déclara gouverner en « *mère bienveillante* » de son peuple, ce qui tranchait avec l'image classique du souverain perçu comme un « *père sévère* ». Le fait est qu'elle a toujours tout fait pour « *magnifier l'image de la mère* ».

En mettant au monde seize enfants dont cinq fils, elle a « *renforcé le pouvoir symbolique des Habsbourg* ». L'Histoire ne retiendra pas ce qu'il fallut de courage pour prendre le risque de seize accouchements à une époque où il n'était pas rare d'en mourir… Courage d'autant plus méritoire que Marie-Thérèse était de santé précaire.

Ayant hérité de la « *face noire* » des Habsbourg, elle dissimula sa dépression jusqu'à la mort de son époux dont elle demeura inconsolable. Sans doute sauvée par son « *goût irrépressible du pouvoir* », elle ne put jamais se résoudre à y renoncer.

Tout comme Stefan Zweig l'aurait fait, Élisabeth Badinter analyse en profondeur la psychologie de ses personnages. Ainsi, cette comparaison inattendue et si pertinente entre Marie-Thérèse et Frédéric II dont les personnalités, les valeurs et les goûts sont aux antipodes. « *Nul n'est plus opposé à ce prince homosexuel qui méprise les femmes comme personne que Marie-Thérèse, toujours grosse et qui ne pense qu'à promouvoir son mari.* »

Ce portrait qui puise à des sources abondantes et souvent inédites ne saurait cependant être exhaustif : « *Marie-Thérèse garde bien des mystères.* » Il n'en demeure pas moins que « *par son statut de femme, de mère et d'homme d'État* », elle occupe une place très particulière dans l'Histoire.

LAMIA EL-SAAD

Une histoire totale

LES CRISES D'ORIENT d'Henry Laurens, *Fayard, 2017, 384 p.*

Grande fresque du long XIXe siècle là où l'histoire se passe entre une Europe dominatrice et un Grand Jeu fuyant et brutal, cet ouvrage renoue avec une histoire diplomatique qu'on n'écrit plus. Entre le marxisme de base qui détrônait toute action individuelle par une concentration sur classes et luttes de classes, concepts abstraits qui antagonisent l'individu comme agent de l'histoire, et l'histoire sociale chère à la grande École des Annales de Lucien Febvre et de Marc Bloch, l'histoire diplomatique perdait du terrain en France et se faisait remplacer aux États-Unis par des ouvrages mathématiquement doctes, obérés de formules logiques pseudo-scientifiques en *game theory*.

L'ouvrage d'Henry Laurens a le courage de renouer avec cette histoire diplomatique perdue, et lui ajoute des retouches considérables. En partant de la Révolution française parvenue avec Napoléon au cœur de l'Égypte, en finissant sur la Première Guerre mondiale, son propos est géopolitique dans le sens des relations enchevêtrées entre les vastes aires géographiques concernées, l'Europe, la Méditerranée musulmane, l'Asie jusqu'en Inde, bref l'Occident et l'Orient en flux et reflux tout le long du siècle. Sujet vaste et en apparence éculé, tant l'orientalisme correspondant à cette période a été décrit, analysé et critiqué sous maintes coutures. Pourtant, rien de cela dans ce livre, qui a les pieds bien sur terre, à cause de la vaste culture de l'auteur et son souci du détail.

D.R.

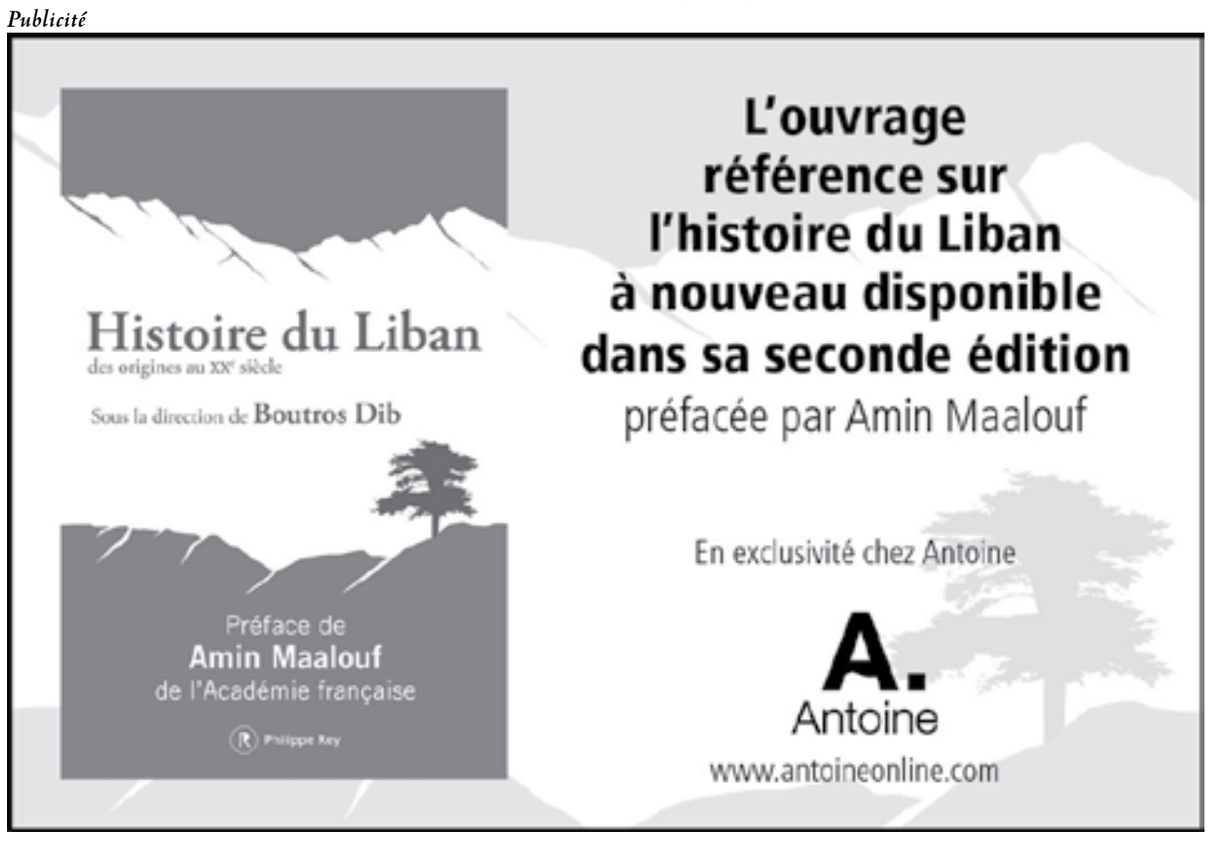
Les crises d'Orient n'ont de cesse dans l'ouvrage. Au cœur de ces crises un sujet central, l'Europe exubérante et opportuniste, un centre fatigué, malade, aux abois, l'Empire ottoman. Assailli de toutes parts et miné par des problèmes financiers et sociaux graves, on se demande par quel miracle l'Empire a tenu. Laurens offre des points de repère convaincants : quand l'Angleterre empêche Muhammad Ali d'envahir l'Anatolie, elle a ses raisons très européennes, notamment française et russe, car elle craint que même l'Anatolie ne soit dépecée au profit de ses rivaux. Elle a également ses raisons indiennes, qui expliquent le travail de sape qui lui permet, au bout du siècle, de contrôler Suez et l'Égypte, même si la France a un temps d'avance au moment où elle creuse le Canal. De l'ouvrage se dégage également la force de la Russie, en permanence à la recherche et d'eaux chaudes et d'agrandissement territorial. Il est hors de question pour Londres que Moscou annexe Constantinople, c'est une constante du siècle que Laurens suit dans le plus petit détail, y inclus une chanson populaire du Rambo de l'époque, un malabar dénommé Jingo. La ligne n'est jamais simple, c'est ce qui fait la richesse du livre. L'opportunisme, la diplomatie, la chance, la force, tous ces éléments jouent dans la fresque. Surtout, l'analyse est attentive aux dynamiques internes des territoires concernés, une véritable « *Macédoine de peuples* », comme l'auteur le note avec humour dans son traitement de la crise en Macédoine et en Arménie dans les années 1890. La variété et le mélange des populations sont à l'origine de cet assortiment de légumes, qui aurait pu le deviner ? Macédoine et Arménie, quel historien est capable de montrer une dynamique commune ?

Dans ce grand tourbillon incessant de crises, la richesse particulière de l'ouvrage est l'attention aux dynamiques locales. De la description de la naissance de la Grèce moderne à celle de l'Égypte de Muhammad Ali, du projet Oliphant, précurseur du sionisme à la mort de Herzl sans réussite tangible, on est porté par une vaste connaissance, avec des clins d'œil surprenants qui font que Laurens tisse une toile de l'histoire totale en rappelant de temps en temps qu'elle est humaine. Son encyclopédisme dans cet ouvrage est essoufflant.

Nous pensions que l'Orient était maudit au XXe siècle, malédiction qui se prolonge jusqu'aujourd'hui. Il était déjà maudit tout le long du XIXe siècle. À se demander si les crises d'Orient ne sont pas dans leur essence de crises endémiques, structurelles, et que ce livre ne nous force à penser sérieusement que « *crise* » et « *Orient* » sont synonymes.

CHIBLI MALLAT

Publicité



La Turquie : un géant aux pieds d'argile ?

Dr. Ahmet Davutoğlu D.R.

TURQUIE, L'INVENTION D'UNE DIPLOMATIE ÉMERGENTE de Jana Jabbour, *éditions du CNRS, 2017, 346 p.*

Jana Jabbour, docteure en Sciences politiques et enseignante à l'USJ ainsi qu'à Sciences Po Paris, nous offre avec *La Turquie, l'invention d'une diplomatie émergente* une analyse d'une grande pertinence et des plus subtiles.

Ce travail, fruit de plusieurs années d'études précises, de terrain et d'observations, incarne deux qualités majeures : la rigueur scientifique mêlée à un style qui rend la lecture facile et captivante. La structure même de l'ouvrage suit un cheminement très clair et progressif. C'est toute l'évolution de la politique étrangère turque depuis l'arrivée au pouvoir de l'AKP et celle de Recep Tayyip Erdogan qu'elle nous donne à voir, et notamment le rôle joué par un homme resté un temps dans l'ombre, avant de devenir ministre des Affaires étrangères puis Premier ministre d'Erdogan jusqu'en mai 2016.

En effet, l'élaboration d'une nouvelle diplomatie et celle de la politique étrangère turques doivent tout à Ahmet Davutoğlu, universitaire et intellectuel issu de la « *classe moyenne pieuse d'Anatolie* ». Ce dernier a tout mis en œuvre pour faire de cette puissance moyenne émergente un « *État central* » rompant avec la posture d'« *État vassal* », à savoir l'alignement sur le camp occidental durant toute la période de la Guerre froide, pour enfin devenir une puissance agissante même si cela « *implique une prise de risque et un degré d'aventurisme* ». La position de la Turquie entre l'Orient et l'Occident est certes stratégique, mais selon lui en aucun cas le pays ne doit se définir simplement comme une passerelle entre l'Est et l'Ouest, cela relèguerait cette puissance en devenir à un rôle subalterne… ce que ne veut pas Ankara. C'est également lui qui sera à l'origine du concept de « *profondeur stratégique* », par là même il faut comprendre la capacité pour le pays à rayonner bien au-delà de ses frontières.

La quête de statut sur la scène internationale passant par une diplomatie ancrée dans son environnement régional immédiat est également liée à son désir de revanche sur l'humiliation historique ayant réduit l'Empire ottoman à « *l'homme malade de l'Europe* ». Pour Davutoğlu, la Turquie doit renouer avec son histoire et à ce titre la réhabilitation de l'Empire ainsi que l'attachement à l'identité islamique sont au cœur de cette volonté d'influence faisant du Moyen-Orient la clef de voûte d'une politique multiforme. La Turquie décide ainsi de renouer avec cet environnement proche dont elle s'était coupée durant la majeure partie du XXe siècle, n'hésitant pas à jouer la carte de l'apaisement, pour un temps, notamment avec son voisin syrien, à bâtir une nouvelle collaboration avec les pays du Golfe, etc.

Comment la Turquie est-elle alors passée d'une politique du « *zéro problème avec ses voisins* » à une diplomatie confrontée à ses propres contradictions et faiblesses ? C'est toute la démarche de Jana Jabbour mettant à la portée du lecteur, sans jamais le noyer dans des détails superflus, tous les leviers de cette diplomatie multi-facettes et du Grand écart, permettant ainsi de comprendre cette ascension rapide et l'arrêt brutal perçu comme une sorte de retournement. Le coup de butoir viendra des révolutions arabes et de la Syrie en particulier, véritables révélateurs de la faiblesse d'une puissance incapable de combler le décalage entre ses ambitions et ses ressources… « *La Turquie a des ambitions de Rolls Royce, mais elle n'a que les ressources d'une Rover* », cette métaphore d'un ambassadeur américain relevée par Jana Jabbour résume parfaitement ce paradoxe.

Ce livre, à n'en pas douter, va faire partie des incontournables pour tout lecteur, quel qu'il soit, avide de comprendre la stratégie mise en place par une puissance émergente face à ses propres incohérences.

CAROLE ANDRÉ-DESSORNES

À lire

Élias Khoury et Rabee Jaber en anglais

Deux romans d'auteurs libanais arabophones ont été récemment traduits en anglais : *Broken Mirrors : Sinalcol* d'Élias Khoury est disponible chez Archipelago dans une traduction de Humphrey Davies, alors que *Confessions* de Rabee Jaber est sorti chez New Directions dans une traduction de Kareem James Abu-Zeid. Les deux écrivains ont fait l'objet d'une critique élogieuse dans *The New York Review of Books*.

• • • • • • • • • • • •

Nouveautés sur le Liban

Après l'ouvrage collectif *Histoire du Liban*, réédité avec une préface d'Amin Maalouf chez Philippe Rey, et *Une Histoire du Liban* de David Hirst paru chez Perrin, voici que deux autres éditeurs français publient des essais sur le pays du Cèdre : *Liban, la guerre sans fin* de Jean-Marie Quéméner sorti ce mois-ci chez Plon et *Histoire du Liban, des origines à nos jours* de Xavier Baron, prévu le 4 mai chez Tallandier.

• • • • • • • • • • • •

Fred Vargas revient

D.R.

Le nouveau polar de Fred Vargas paraîtra le 10 mai chez Flammarion. Intitulé *Quand sort la recluse*, il mettra en scène le commissaire Adamsberg et son adjoint Danglard, chargés d'enquêter auprès du Muséum d'histoire naturelle sur la mort mystérieuse de trois hommes…

• • • • • • • • • • • •

Parutions dans La Pléiade

D.R.

Après les romans de Michel Tournier réunis en un volume et le tome II des œuvres de Milan Kundera, la collection La Pléiade chez Gallimard vient tout juste de publier le tome II des *Œuvres complètes* de Jacques Prévert et les *Nouvelles* de William Faulkner. En attendant les œuvres de Madame de Staël (parution le 20 avril), le tome II des œuvres de Martin Luther (parution le 27 avril) et les œuvres de Georges Perec à paraître en deux tomes le 11 mai prochain avec en bonus un album Georges Perec signé Claude Burgelin. Un régal !

À voir

L'Étrange destin de M. et Mme Wallace

La pièce de Jean-Louis Bourdon, *L'Étrange destin de M.et Mme Wallace*, a été jouée avec succès sur les planches du théâtre al-Madina et sera bientôt programmée dans d'autres salles au Liban et en France. Servie par l'interprétation magistrale de Cécile Longé, époustouflante de justesse et d'énergie, et par le jeu très convaincant de Joe Abi Aad, membre repenti du KKK, et de Cyril Jabre, sans oublier Mohamed Sidibé, omniprésent malgré son silence, cette pièce bouleversante qui dénonce le racisme est admirablement mise en scène par Valérie Vincent. On en redemande !

© Médiapart.fr

Fawwaz Traboulsi : fratricide et guerre civile

Une légende raconte que lorsque Caïn tua Abel, le sang de ce dernier se répandit sur le sol et donna naissance au dragonnier de l'île yéménite de Socotra, un arbre rare connu pour sa résine rouge et fréquemment appelé en arabe le Sang des deux frères. C'est en référence à cet arbre et au fratricide mythique que l'historien et penseur libanais Fawwaz Traboulsi a intitulé son nouvel ouvrage *Le Sang des deux frères : la violence dans les guerres civiles*. Dans ce recueil d'articles et d'essais, Traboulsi se focalise sur la représentation des conflits civils dans l'art et la littérature. Passant en revue certaines œuvres d'écrivains et d'artistes aussi différents que Mohamed al-Maghout, Picasso, le Caravage, Heiner Müller, Käthe Kollwitz et le cinéaste bosnien Ademir Kenović, il y retrouve souvent une même image insistante qui pourrait, à elle seule, résumer l'essence des guerres civiles : l'entremêlement des deux figures du bourreau et de la victime.

> « L'ennemi est maintenant à l'intérieur de chacun de nous. »

Vous affirmez dans ce livre, surtout en parlant de la guerre civile libanaise, que* « l'ennemi, c'est nous », *ou que* « l'ennemi est à l'intérieur de nous ». *Qu'entendez-vous par là ?

Ceci est un mot de Walid Joumblatt qui, en 1986, avait dit : « *L'ennemi est maintenant à l'intérieur de chacun de nous.* » C'est une idée que j'ai retrouvée dans plusieurs œuvres d'art, par exemple dans *David avec la tête de Goliath* du Caravage, où le peintre a donné ses propres traits à la tête décapitée de Goliath, mais surtout dans *Guernica* où plusieurs détails du tableau révèlent le bourreau dans le corps même de la victime : la femme dans les flammes, qui est en même temps le bois en train de brûler ; l'oiseau tué par un couteau qui ressemble à l'une de ses ailes… Au fond, qu'est-ce qu'une guerre civile ? C'est l'homme tuant son propre frère – parfois littéralement, et non seulement d'une manière symbolique. Tuer son frère, s'il appartient au camp ennemi, devient même un devoir. C'est dans ce sens que la victime est elle-même le bourreau. Dans mon ouvrage, j'ai eu recours à des exemples tirés de la peinture, du théâtre et du cinéma parce que je pense que l'art et la littérature expriment mieux l'essence des conflits civils que ne le fait l'analyse politique ou historique. Les romans d'Élias Khoury, de Rachid el-Daïf et de Rabee Jaber vous permettent, plus que n'importe quel traité politique, de cerner la complexité de la guerre civile et de sa violence qui s'infiltre à l'intérieur de chaque famille, à l'intérieur de l'individu lui-même.

Dans votre article sur le poète syrien Mohamed al-Maghout, vous dites que la cruauté du réel dépasse, dans certains cas, tout ce qu'on pourrait imaginer ou écrire. Pensez-vous que l'art et la littérature sont parfois impuissants à exprimer toute la sauvagerie des guerres ?

La guerre est un événement qui ne se produit pas tous les jours. En rendre compte par la littérature, l'art ou le cinéma nécessite le recours à de nouveaux moyens d'expression qui diffèrent de ceux employés durant la période précédente. Un romancier ou un peintre ayant vécu une guerre est toujours affecté, consciemment ou non, par cette expérience dont on pourrait déceler les traces dans son œuvre et son style. Cela dit, l'art et la littérature ont parfois été incapables de rendre l'horreur de certaines tragédies collectives : je pense, par exemple, aux bombardements d'Hiroshima et Nagasaki. De plus, certaines nouvelles formes de violences spécifiques à notre région, comme les agissements de Daesh, n'ont pas encore rencontré des formes artistiques ou littéraires capables de les exprimer.

Vous avez déjà publié un livre entier sur* Guernica *en 1987, et vous lui consacrez à présent un article de votre nouvel ouvrage. Quelles sont les raisons de votre fascination pour ce tableau ?

Ça remonte au début des années soixante, à l'époque où j'étais encore étudiant à l'Université américaine de Beyrouth. À vrai dire, c'est ma fascination pour la Révolution espagnole de 1936 qui m'a amené à découvrir ce tableau sur lequel j'ai alors rédigé un papier pour un cours de philosophie esthétique. Et puis je n'ai plus songé à ce sujet jusqu'aux années quatre-vingt, quand j'ai décidé de faire le récit de la guerre civile libanaise à partir de la guerre d'Espagne, en utilisant cette dernière comme modèle. Au cours de ce travail, j'ai procédé à une lecture de *Guernica* quelque peu différente de l'analyse qu'on en fait habituellement : j'y ai vu non seulement une condamnation de toutes les guerres, mais aussi un tableau sur la guerre civile en particulier, où la victime et le bourreau fusionnent ensemble.

Dans le présent ouvrage, je me suis surtout intéressé aux utilisations contemporaines de *Guernica* comme moyen de protester contre les guerres dans le monde arabe. Beaucoup d'artistes se sont inspirés de cette œuvre de Picasso pour représenter les horreurs et les violences en Iraq, en Algérie, au Liban, en Palestine, en Syrie et ailleurs. Je me suis également demandé si *Guernica* est encore capable d'exprimer l'abomination des guerres du XXIe siècle.

Enfin, ce tableau dépeint l'une des premières utilisations des avions de guerre contre des civils, ces derniers étant pris comme une cible militaire. Progressivement, ceci est devenu l'une des tactiques majeures des armées : le bombardement aérien massif des populations civiles et la destruction de leurs villes afin de forcer l'ennemi à capituler.

Revenons à la guerre du Liban. Vous dites que si le sectarisme confessionnel a été l'une des causes de la guerre, celle-ci n'a fait que reproduire et renforcer ce système confessionnel…

Je ne considère pas que ce soit le sectarisme confessionnel qui ait provoqué la guerre. Si c'était le cas, il faudrait alors expliquer pourquoi il ne provoque pas une guerre tous les jours. Il existe, chez nous, une certaine vision naïve des choses qui attribue tous les maux à ce sectarisme : le conflit civil de 75, la pauvreté et même l'actuel problème de la gestion des déchets. La guerre du Liban avait trois causes essentielles : la crise et l'ébullition sociales de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix ; l'existence d'au moins deux camps adverses armés ; et la volonté de plusieurs acteurs internationaux de s'ingérer dans le conflit libanais, soit par le moyen du financement et de l'armement, soit par une intervention militaire directe. Il est erroné de croire que n'importe quelle crise politique pourrait précipiter un nouveau conflit civil, et je pense qu'on a absolument tort d'affirmer que la guerre n'est pas encore terminée. Si les résultats de cette guerre ne nous plaisent pas… ceci est un autre problème.

Pour revenir à votre question, je dirais que la guerre a effectivement renforcé le sectarisme confessionnel. Ce qui fut un système confessionnel pluraliste et civil – au sens où il y avait, au sein de chaque communauté confessionnelle, une compétition permanente entre plusieurs individus pour obtenir le leadership – a été transformé par la guerre en une sorte de régime de parti unique où chaque communauté ne doit être représentée que par un seul leader, et où la mobilisation des foules se fait, dans une large mesure, sur la base de doctrines religieuses. Ainsi, le sectarisme confessionnel s'est métamorphosé en un système à caractère religieux.

> « Au lieu de se souvenir des violences et des massacres, il faudrait plutôt se rappeler des causes de la guerre. »

L'un des articles de votre ouvrage est intitulé « À quoi sert le sentiment de culpabilité ? » À quoi sert-il donc dans le cas des guerres civiles ?

En ce qui concerne les guerres civiles, je ne préconise absolument pas la focalisation sur la culpabilité. Je pense que dans ses effets, le sentiment de culpabilité est similaire à celui d'innocence : tous les deux vous empêchent de dire pourquoi vous avez commis tel ou tel acte. Il n'y a pas grande différence entre celui qui vous dit : « *Je ne ferai plus jamais ce que j'ai fait* », et celui qui affirme : « *Si les mêmes circonstances se présentent à nouveau, je ferai exactement la même chose.* »

Plutôt que d'insister sur la culpabilité, je préfère mettre l'accent sur la mémoire et l'oubli, qui ne sont pas deux concepts opposés. L'oubli est un des processus constitutif de la mémoire : toute activité de remémoration implique le rejet ou l'élimination de certains éléments. De plus, l'oubli se distingue de l'amnésie, celle-ci étant une répression des souvenirs. C'est ce qui s'est pratiqué au Liban afin de rebâtir le système politique sur les mêmes bases que celles d'avant la guerre. On nous a fait croire à un âge d'or auquel il fallait retourner, et on nous a présenté le projet de reconstruction du centre-ville de Beyrouth comme le moyen de ressusciter cette époque heureuse. Même pire, nous nous sommes innocentés nous-même, nous avons dénié notre rôle dans le conflit civil grâce à des théories de complot qui font porter aux étrangers toute la responsabilité de la guerre.

Au lieu de se souvenir des violences et des massacres, il faudrait plutôt se rappeler des causes de la guerre. C'est la seule façon d'en tirer des leçons. Jeter les horreurs de cette guerre à la figure des Libanais, comme le font certaines ONG ayant pour slogan « *le devoir de mémoire* », ne sert à rien. La contemplation des actes de violence n'a jamais empêché leur reproduction. La Seconde Guerre mondiale a eu lieu après les abominations de la Première, et au cours du XXe siècle, les Libanais se sont entretués au moins trois fois avant 1975.

Vous dites qu'il faut surtout se souvenir des causes de la guerre. Mais il n'y a aucun consensus là-dessus. Chaque camp a sa propre interprétation, son propre récit…

La multiplicité des récits ne pose aucun problème. Il faut laisser les différents points de vue rivaliser entre eux. L'important, c'est de ne pas les escamoter. D'ailleurs, il existe une forme de consensus autour d'un certain récit, celui qui impute la responsabilité du conflit civil aux Palestiniens, et parfois aux Syriens. Évidemment, la fonction d'un tel récit est d'innocenter les Libanais, mais également de couper court aux recherches portant sur les causes de la guerre.

Propos recueillis par
Tarek ABI SAMRA

DAM EL-AKHAWAYN : AL-3UNF FIL HOUROUB EL-AHLIYA (LE SANG DES DEUX FRÈRES : LA VIOLENCE DANS LES GUERRES CIVILES) de Fawwaz Traboulsi, *éditions Riad el-Rayyes, 2017, 256 p.*

Romans

Le périple d'un anti-héros

UNE JEUNESSE PERDUE de Jean-Marie Rouart, *Gallimard, 2017, 176 p.*

Jean-Marie Rouart, membre de l'Académie française et plume à l'élégance envoûtante, nous livre le récit glauque et rocambolesque du directeur désenchanté et au bord de la démence d'une prestigieuse revue artistique. *Jeunesse Perdue…* un véritable page-turner qui embarque le lecteur dans une trame narrative aux accents pathétiques et fantasques. C'est l'histoire d'un homme qui prend mélancoliquement conscience de l'inanité de l'art, de la superficialité de l'intelligentsia obséquieuse à laquelle il appartient et qu'il fuit comme la peste pour se réfugier avec fringale dans la suavité de la chair et la volupté des simples plaisirs de la vie, à l'aube de sa vieillesse. Le roman évolue dans le sens du désenchantement, ce qui fait du narrateur homodiégétique, un anti-héros se précipitant sciemment vers sa ruine et vers la destruction de son univers artistique où « *la frime, la roublardise, la mythomanie moissonnent plus de lauriers que le talent et la probité* ».

L'incipit s'ouvre sur une série d'élucubrations absurdes et élégiaques. Une sorte de phrases aux aspérités rhétoriques complexes entravent l'enclenchement des actions dans le roman de Rouart. Les tropes du miroir et de la mimésis abondent pour mettre en exergue l'idée de l'effet miroir incarné par l'Autre. Le narrateur se dévalorise et se dissout dans le regard d'un Autre qui ne le désire plus : « *À quoi bon les rencontres quand les yeux des femmes ne s'allument plus ?* » L'homme aux abois et livré au scénario apocalyptique et imparable de l'étiolement de sa jeunesse est alors en quête de pétulance, de fantaisie, d'amour charnel et de palpitations. Sans ambages, il affirme cette soif de désir tout au long de la diégèse : « *Je n'allais pas jusqu'à demander de l'amour. Seulement du désir. Du feu. Assez de cendres !* » Valentina, une jeune femme russe, jette son dévolu sur lui. Elle le harcèle pour lui publier un de ses articles jugé par le légionnaire du monde artistique parisien comme pauvre et « *illustrant tout le désordre mental contemporain* ». Et le jour où il la croise, son destin est chamboulé. La femme fatale au charme redoutable entortille l'homme résigné à accepter l'hiver. Commence alors une histoire d'amour déjantée agrémentée de hauts et de bas, de soubresauts, de jalousies et de trahisons. Pour peu qu'il entrevît le bonheur, il était prêt à hypothéquer sa vie. Et il l'hypothéqua. Sans regret, mais avec le désintéressement d'une personne suicidaire et succombant à un spleen morbide.

D.R.

Mensonge, affabulation et illusion

La toile de fond qui tapisse le roman de Rouart repose surtout sur les couples antithétiques du mensonge et de la vérité, de l'illusion et de la désillusion. Un mensonge en dévoile un autre : grâce au surgissement de Valentina, la fille de joie embourgeoisée, le narrateur découvre la duplicité de sa bonne femme et ses multiples adultères. Une désillusion crée paradoxalement une illusion ; se sentant trahi, le narrateur se réfugie dans les bras d'une femme indomptable et infidèle. L'engrenage des péripéties fonctionne comme un miroir aux alouettes pourchassant le narrateur jusqu'à sa fin, jusqu'à son anéantissement dans l'univers de l'être aimé. Cependant, la dernière phrase du roman est trompeuse et perpétue le vertige généré par les tribulations du narrateur : « *J'avais vécu.* » Est-ce un rappel que la vie demeure une pulsion supérieure à celle des vicissitudes de la chair ? Ou un constat emprunt de sarcasme sur la vanité de la vie ?

Maya KHADRA

Elle voulait changer de bonheur

DANSER AU BORD DE L'ABÎME de Grégoire Delacourt, *J.-C. Lattès, 2017, 368 p.*

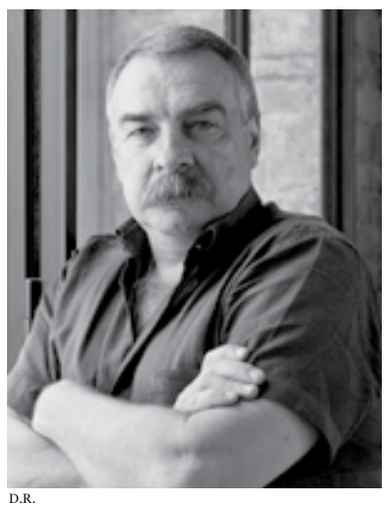
« *Que risque-t-on quand on risque tout ?* », annonce le bandeau de couverture. « *Emma, quarante ans, mariée, trois enfants, heureuse, croise le regard d'un homme dans une brasserie. Aussitôt elle sait* », indique la quatrième. Mais que sait-elle, Emma, à ce moment-là ? On devine bien que la Bovary n'est pas loin, avec ce prénom que Grégoire Delacourt fera chanter tout le long de son nouveau roman : Emma comme « aima », comme le cœur d'Emmanuelle, comme Emma-nue-elle, comme ma nue… Car oui, l'auteur de *La Liste de mes envies*, 440 000 exemplaires vendus en 2012 et droits de traduction acquis par 27 pays, s'essaie cette fois à explorer le cœur et le corps d'une femme possédée par le démon de midi. Mais Emma Bovary n'est pas seule à prêter à notre Emmanuelle son envie de changer de vie, de mettre en danger son bonheur tranquille. Notre héroïne serait plutôt Blanquette. Oui, Blanquette, la chèvre de Monsieur Seguin, celle de la fable d'Alphonse Daudet. Fable plutôt que conte, parce qu'il y a une morale à cette histoire.

D.R.

> « Emma, quarante ans, mariée, trois enfants, heureuse, croise le regard d'un homme dans une brasserie. Aussitôt elle sait. »

Mais reprenons. Emma n'a pas à se plaindre, elle est « *l'une de ces femmes heureuses* ». Son mari, Olivier, concessionnaire BMW, épousé à 20 ans quand il en avait 24, est remis d'un cancer avec tout ce que cela suppose de courage à deux. Elle-même tient une boutique de vêtements pour enfants, ce qui ne l'empêche pas de se rêver romancière et d'aimer l'opéra. « *J'écris pour me parcourir* » dit la citation d'Henri Michaux en exergue. Est-ce la frustration de cette vie provinciale, sur le golf de Bondues, dans les environs de Lille ? À défaut d'écrire, la quarantaine venue et malgré un mari aimant, voire amoureux, et trois enfants dont une ado de seize ans, Emma éprouve un besoin inconscient de « *se parcourir* » et en tous cas de passer le turbo sur le tortillard de sa vie. Ici se pose un problème de vraisemblance. Peut-on tomber (ou plutôt « *trébucher* ») raide amoureuse d'un inconnu que l'on aperçoit au fond d'une brasserie en train de s'essuyer la bouche avec une serviette blanche ? Emma a pu. Comme dans un film de Claude Sautet, dans le brouhaha et les bruits de couverts de la brasserie André où elle s'arrête en rentrant chez elle, elle a le coup de foudre pour l'homme qui « *pose sa fourchette d'argent, manche lourd, cabossé, et essuie délicatement sa bouche avec la serviette de coton blanc damassé* ». Elle s'embrase. Elle est Phèdre : « *Tout en moi tremble et s'affole. Je vais vaciller.* » Elle va donc oser. Atteindre le point de non retour : « *Je veux aller dans la montagne, Monsieur Seguin.* » Elle ira. Elle vivra l'aventure avec Alexandre. Ils auront des moments exaltants en prenant la route des vins, où le vin jouera, avec les réminiscences du cinéma et la complicité de la musique, la partition de leur amour fou. La réalité, (l'autre nom du malheur ?) les rattrapera, mais ils auront connu « *la joie* ». Entre ce roman léger, inutilement surchargé d'aphorismes et de citations, et la main heureuse de *La Liste de mes envies*, on regrettera que le publicitaire en quête d'effets ait remplacé en Grégoire Delacourt le chantre ingénu du bonheur de vivre.

Fifi ABOU DIB


D.R.

Victor Remizov Liberté, sacrifice et passion de la taïga

Épris de chasse et d'aventures solitaires dans la nature sauvage de Sibérie, Remizov maîtrise l'art du détail lorsqu'il écrit et celui de la concision lorsqu'il parle.

D.R.

Le premier roman de Victor Remizov ravive la fougue et la noblesse de la grande tradition littéraire russe avec pour décor les immensités enneigées et sauvages de la Sibérie extrême-orientale. Il a pour titre *Volia volnaïa* qui signifie littéralement *liberté* – ou *volonté* – *libre*. Plus qu'une tautologie ou une simple réaffirmation : « *C'est une expression russe folklorique qui emporte vers des choses très profondes et très russes, difficiles à traduire ou à expliquer* », dit Remizov.

Lorsqu'il parle de chasse, de pêche, d'isbas, de discussions à coups de vodka dans le froid de Sibérie ou de traversées solitaires de rivières sur un radeau, le romancier moscovite maîtrise son sujet. Et pour cause. Il expérimente depuis de longues années tout ce qu'il décrit dans son livre : « *Ce genre de voyage est une partie importante de ma vie. Je vais souvent dans ces lieux. J'y ai beaucoup d'amis.* » Ses propos énoncés après un bon moment de réflexion silencieuse avec une flegmatique gravité, sont vivement traduits par son épouse Tatiana lors de notre entretien. Il faut persévérer dans l'échange ; la première réponse de Remizov à toute question se résume en une brève phrase. Peu à peu, au fil des allers-retours entre les sonorités du russe et celles du français sur les traces de *Volia volnaïa*, Remizov se met doucement à raconter davantage.

« Dans la Russie d'aujourd'hui, la vie est mal ou pas du tout organisée. »

Né en 1958 à Saratov en Russie, Victor Remizov étudie d'abord la géologie puis s'intéresse aux langues à l'université d'État de Moscou. Il travaille comme géomètre expert dans la taïga avant de devenir journaliste et professeur de littérature russe : « *La littérature a toujours été l'une de mes passions les plus importantes. J'ai travaillé pendant vingt ans comme journaliste en faisant d'abord du journalisme politique puis en dirigeant un journal touristique. Avant ce roman, j'ai écrit des nouvelles, et quand j'ai commencé à rédiger* Volia volnaïa *je pensais que cela deviendrait une nouvelle sur la chasse, mais lorsque je me suis rappelé une histoire vraie qu'on m'avait racontée au sujet d'un homme qui s'est enfui vers son terrain de chasse dans la taïga suite à un conflit de principe avec les policiers locaux, le récit a commencé à vivre en moi et grandir pendant cinq années jusqu'à devenir un roman.* »

Volia volnaïa, nommé pour le Big Book Award et pour le Russian Booker, se déploie sur la presqu'île de Ribatchi, au début du XXIe siècle, et dépeint un hiver intransigeant et extrême, quasi-ancestral. Les hommes chassent ours, zibelines, loutres et saumons, et conditionnent et commercialisent avec les femmes les précieux œufs de poisson. Seulement, la récolte des mois passés dans la taïga ne peut être vendue légalement ; la milice locale préfère maintenir ces chasseurs dans une situation de braconnage illégal sur lequel elle prélève sa part de butin. Jusqu'au moment où cette pratique mafieuse se voit mise en péril par une volonté d'appliquer la loi destinée à préserver les espèces en danger ; volonté qui se muera en rébellion puis en fait politique. Une unité spéciale antiémeute arrive de Moscou et une impitoyable chasse à l'homme commence.

« *Au début, je n'avais pas l'intention d'écrire un roman politique mais d'écrire la vie telle qu'elle est* », précise Remizov. « *Dans la Russie d'aujourd'hui, la vie est mal ou pas du tout organisée, et si on la montre honnêtement on est contraint d'entrer sur le terrain de la politique. Dans mon roman, à la question de la politique se retrouve nécessairement très liée celle de l'écologie même si cette dernière ne se pose pas en Russie dans les mêmes termes qu'en Occident. Récemment a commencé une extraction d'or dans les lieux réels où se passe l'action du roman. Les chasseurs sont préoccupés parce que cela va gâcher des rivières vierges. Quand on travaille l'or qui vient d'être extrait, on a recours à des processus chimiques et l'industrie de l'or préfère malheureusement payer les autorités et passer par la corruption plutôt que de monter des installations de purification.* »

L'écriture de Remizov, traduite par L. Jurgenson vers le français avec talent, allie le discours contemplatif du regard à celui vif et mouvementé des dialogues de nombreux personnages marquants. Celui le plus persistant reste la nature, ce qui donne à ce roman sa vigueur et son hypnotisme. « *La nature est un personnage à part entière du roman parce qu'elle crée des conditions très fortes et difficiles auxquels tous sont contraints à se soumettre : les bons personnages comme les mauvais. Certains parviennent à coexister avec elle et d'autres sont contraints de reculer car elle leur impose une défaite complète* », explique Remizov.

Il y a dans *Volia volnaïa* une réflexion sur la nature et ses cycles, et sur la place qu'y occupent l'homme et l'animal : « *L'une des idées les plus importantes du roman est que la nature est peut-être sévère et austère mais elle est honnête. L'espace de la nature est parfait tandis que le monde des hommes peut être injuste, brutal, dangereux. Les cycles naturels peuvent se perpétuer pendant des milliers d'années et pour les interrompre il faut briser quelque chose. C'est un acte destructif dont seul l'homme est capable à l'encontre d'un monde qui lui est confié.* »

« L'espace de la nature est parfait tandis que le monde des hommes peut être injuste, brutal. »

Volia volnaïa est pour Victor Remizov « *d'abord un roman qui parle de la liberté, un roman contre toute sorte de violence* ». « *Ce qui rend ce livre aussi fascinant est qu'il pose une vraie question traditionnelle russe* », analyse la *Literaturnaya Gazeta*. « *Pas "être ou ne pas être"* (…) *mais "pour quoi est-on prêt à tuer ou à mourir". Le sacrifice est effectivement un thème sous-jacent et central qui traverse ce livre de bout en bout.* »

« *Dans la société russe aujourd'hui, il y a peu d'espoir que le changement puisse arriver d'une manière simple et rapide* », commente Remizov. « *Si on envisage le chemin intérieur du personnage de Balabane, on voit que sa réflexion a été très difficile et l'a porté à renoncer à certaines choses. En tout cas, on ne parviendra pas à atteindre des résultats sans sacrifier quelque chose. Par exemple, on ne peut pas écrire un livre sans passer un certain nombre d'heures à son bureau, au lieu de profiter d'un moment avec ses amis autour d'un verre de vin. Le sacrifice disparait de la vie contemporaine, non seulement en Russie mais dans le monde entier. On ne veut plus rien sacrifier.* »

Propos recueillis par
Ritta BADDOURA

VOLIA VOLNAÏA de Victor Remizov, traduit du russe par Luba Jurgenson, *Belfond, 2017, 400 p.*

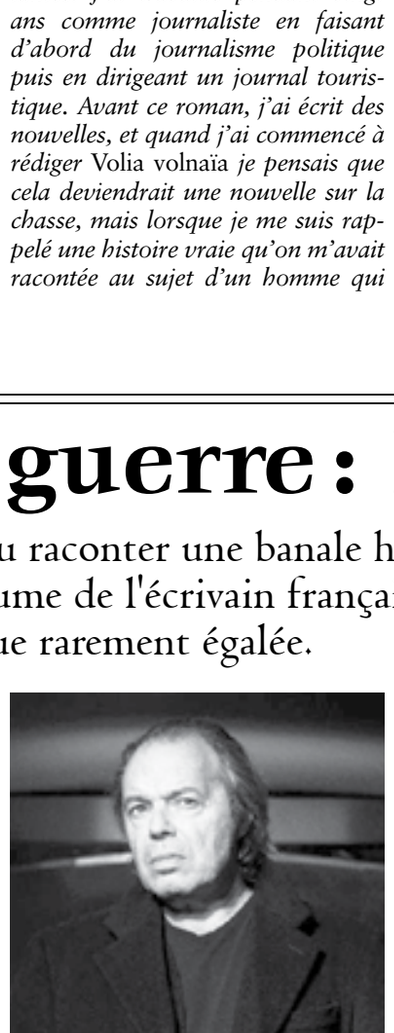
HOURRIYA BILA HOUDOUD de Victor Remizov, traduit du russe par Fouad Al Mer'i, *ad- Dar al-'arabiya lil 'ouloum nashiroun, 2016.*

Romans

Nom de guerre : Marlène

Philippe Djian aurait pu raconter une banale histoire de retrouvailles entre sœurs. Sous la plume de l'écrivain français, celles-ci prennent une intensité dramatique rarement égalée.

MARLÈNE de Philippe Djian, *Gallimard, 2017, 224 p.*


D.R.

Dès les premières lignes, le lecteur est mis au parfum : « *Il y a des gens qui attirent la foudre ou je ne sais quoi, n'importe quelle calamité qui traîne.* » Marlène est incontestablement de ceux-là. Si la jeune femme s'est mise en tête de revenir dans cette localité à la géographie volontairement floue – comme c'est souvent le cas chez Philippe Djian – c'est parce qu'elle veut absolument revoir sa sœur. Et tant pis si celle-ci ne partage pas vraiment son enthousiasme. D'autant qu'en ce moment Nath a fort affaire que ce soit avec Mona, sa fille de dix-huit ans, dont le caractère volcanique n'est pas une légende, ou avec son mari, Richard, un militaire de retour d'Irak et d'Afghanistan handicapé comme d'autres par ce qu'on appelle un stress post-traumatique.

Heureusement qu'il y a Dan, un ancien de l'armée lui aussi, toujours là quand on vient le chercher. Il surveille Richard qui trempe dans des affaires louches mettant sa vie en danger. Il offre une épaule compatissante à Nath qui n'en peut plus des vingt ans de vie commune avec son mari. Et il offre un toit à Mona qui vient de se disputer avec sa mère. Tous les matins il se lève à l'aube, fait ses exercices physiques, comme s'il voulait démentir le cliché sur les soldats de retour au pays après avoir connu l'enfer : « *Les types qui rentraient de ces boucheries lointaines finissaient toujours par poser des questions, incapables de se réinsérer, des têtes brûlées.* »

Dans cette histoire, rien ne se déroule comme prévu. Le retour de Marlène constitue l'élément déclencheur d'un drame tissé page après page par un Philippe Djian on ne peut plus diabolique. Et pourtant, le lecteur peut bien s'imaginer que Dan va enfin trouver en Marlène le supplément de vie féminine qui lui manquait. Il peut penser que ce même vétéran de la guerre va trouver assez de force en lui pour empêcher Richard de devenir définitivement un hors-la-loi. Il peut même croire un temps que Mona va progressivement comprendre que l'homme sur lequel elle a jeté son dévolu ne veut pas d'elle. Mais non, tout est prêt ici pour le feu d'artifice final. Car il y a tellement de non-dits dans la vie des uns et des autres qui sommeillent et n'attendent qu'une occasion pour surgir.

« Il y a cette odeur de guerre et de sourde angoisse qui n'est jamais bien loin. »

Une phrase ne saurait mieux résumer la situation : « *Il y a cette odeur de guerre et de sourde angoisse qui n'est jamais bien loin.* » Et quand toute cette fausse harmonie se transforme d'un coup en nouveau théâtre de guerre, car c'est bien de cela dont il s'agit, les vecteurs de la violence ne sont pas forcément ceux auxquels le lecteur pourrait penser en premier.

Dans la première moitié du roman un Richard qui évoque son passé de combattant affirme : « *On est restés en vie, c'est tout ce qu'on a gagné. On n'a rien gagné d'autre. On est rentré tout nus, les mains vides, c'est ça qu'on a gagné. Je préfère une vie dangereuse à une vie de merde, je vais pas te le répéter.* » Cent pages plus loin, quand tout a explosé, Dan lui « répond » indirectement qu'il avait « *eu la faiblesse de penser que son retour à la vie civile ne pourrait jamais être aussi dur que les enfers qu'il avait traversés, mais c'était faire preuve d'une grande naïveté* ». Une fois la dernière page tournée, le rythme cardiaque du lecteur peut retrouver un rythme normal. Philippe Djian, lui, peut s'enorgueillir d'avoir signé là l'un de ses meilleurs romans.

William IRIGOYEN

Un début dans la vie

L'écrivain britannique Graham Swift est l'auteur de plusieurs romans qui ont marqué la littérature anglaise contemporaine. Il est revenu récemment avec un beau petit roman intitulé *Mothering Sunday. A Romance*, un livre aussitôt traduit en français sous un titre identique ou presque, *Le Dimanche des mères*.

LE DIMANCHE DES MÈRES de Graham Swift, traduit de l'anglais par Marie-Odile Fortier-Mazek, *Gallimard, 2017, 144 p.*

Le Dimanche des mères n'a rien à voir avec la fête éponyme célébrée de nos jours. Il s'agit d'une journée traditionnellement accordée par les familles aristocratiques anglaises à leurs bonnes et permettant à ces dernières d'aller passer quelques heures auprès de leurs parents. Dans le roman de Graham Swift, la jeune Jane Fairchild n'a pourtant pas de parents. Orpheline, et travaillant au service des Niven, elle n'aurait nulle part où aller en cette journée, si elle n'était l'amante secrète de Paul, le jeune, beau et désinvolte héritier d'une autre famille huppée, les Sheringham. C'est donc auprès de ce dernier, et quelques jours avant le mariage de Paul, qu'elle va passer cette magnifique journée du 30 mars 1924. La maison des Sheringham est vide. Pour la première fois les deux amants sont libres de leurs mouvements et de leur amour et passent une matinée en maîtres des lieux. Lorsque Paul part rejoindre sa fiancée, il laisse Jane comme si elle était chez elle dans la grande demeure où elle va passer ensuite seule un moment savoureux, à arpenter nue les pièces désertes qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à celles des Niven où elle œuvre en tant que domestique. Puis elle repart à vélo et si cette journée d'immense liberté ne s'achèvera pas exactement comme elle le pensait, elle sera inscrite comme le début d'une nouvelle vie pour Jane dont on comprend au fur et à mesure que l'on progresse dans la lecture de ce bref et beau texte, qu'elle est devenue des années plus tard, une romancière célèbre.

D.R.

Habilement construit autour d'un jeu de projections vers l'avenir qui montre l'ascension vers la célébrité littéraire de Jane Fairchild à partir de ce dimanche des mères, le roman de Swift n'en est pas moins d'abord une belle évocation d'une journée à la campagne, une journée dominicale printanière telle que la vivaient les aristocrates anglais du début du siècle. À ce moment pourtant, et après la Première Guerre mondiale, cette classe de la noblesse intermédiaire, jadis aisée, servie par une kyrielle de domestiques et possédant chevaux et domaines, est en difficulté. Le personnel est réduit, les chevaux ont disparu, et s'ils sont remplacés par des automobiles, on regarde désormais à la dépense. Et puis surtout, la guerre a provoqué une hémorragie et les héritiers, morts sur les champs de bataille français, ont laissé des familles sans succession. En revenant sur cette ambiance de décadence orgueilleuse, Graham Swift prend plaisir à évoquer un mode de vie ancien. Il s'arrête, comme en une série de tableaux de genre, sur les manières, les objets du quotidien, la mode vestimentaire et les habitudes d'un temps définitivement révolu. Le portrait de Paul s'habillant lentement devant Jane couchée nue sur le grand lit, la promenade de cette dernière dans la salle de bain de son amant reparti, la description des automobiles, du bruit de leur moteur ou de celui du téléphone, le contenu des bibliothèques de chaque demeure ou la manière de se comporter entre maîtres et serviteurs, tout est là pour refaire vivre fugacement le moment d'irrémédiable déclin d'un âge d'or, et tout cela dans le décor triomphal d'une magnifique et brillante journée de printemps dont l'écriture de Swift restitue toute la saveur.

Tout cela, qui en est à son crépuscule, est donc pourtant un commencement pour Jane Fairchild. Si *Le Dimanche des mères* n'ouvre que de brèves fenêtres sur l'avenir lointain où l'on voit Jane devenue une écrivaine célèbre, on comprend vite que le début dans la vie de cette dernière en tant que bonne est en fait le moment de la naissance de sa vocation. Femme peu ordinaire, Jane est passionnée par les livres, mais également par les mots. Le monde et la société qui se déploient sous ses yeux sont aussi en permanence un déploiement de mots qui désignent des états de conscience ou de situations que les gens de sa classe n'utilisent pas, mais dont elle va apprendre à faire usage au contact de ses maîtres. Amante d'un aristocrate, elle est surtout amante du langage de la classe de cet amant, un langage grâce auquel elle pressent que l'on peut penser le monde et se penser. Elle n'aura donc de cesse de chercher à s'approprier cette langue comme elle s'était approprié l'amant. Il lui faudra pour cela passer d'un statut social à un autre. Elle le fera. Et ce n'est pas un hasard si ce fameux dimanche des mères, elle est en train de lire Joseph Conrad. Conrad, comme elle, a changé de statut. D'immigrant, il est devenu anglais, et surtout, d'étranger à la langue anglaise, il en est devenu un maître. À son image, Jane Fairchild, de servante devient amante, et de bonne au parler rudimentaire, devient maîtresse non plus d'un homme mais d'une langue dont elle fera un instrument littéraire, c'est-à-dire un instrument capable de lui permettre de se penser et de se raconter.

Charif MAJDALANI